Compliments de l'auteur

3 1761 06635484 6

BIOGRAPHIES

J. A. VALIQUET, O. M. I.

F. A. GRENIER, O. M. I.

Il y a plus d'une souffrance dans la vie religieuse ; mais y eût-on souffert toute sa vie, on n'eût pas payé le bonheur d'y mourir.

Mgr Charles GAY.

BX
4705
V3413V36
1909
c.1
ROBARTS

above I. 1079

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/noticebiographiq00valiuoft

JOS.-ALBERT VALIQUET

Scolastique Oblat de Marie Immaculée

J.-Albert Valiquet, O. M. I.

(3 mai 1882—2 avril 1907)

LCCIC.D [Valiquet, Adrien Napoléon 14.]

NOTICE BIOGRAPHIQUE:

JOS.-ALBERT VALIQUET

SCOLASTIQUE OBLAT

DE MARIE IMMACULÉE

1883-1908

Il y a plus d'une souffrance dans la vie religieuse ; mais y eût-on souffert toute sa vie, on n'eût pas payé le bonheur d'y mourir.

Mgr Charles GAY.

2e EDITION

309064
10. 1. 35

QUÉBEC
Imprimerie de L'ÉVÉNEMENT
1909

Permis d'imprimer,

† L.-N., Arch. de Québec.

MAISON DES PÈRES OBLATS

(Administration Provinciale)

107, rue Visitation

L. J.-C. et M. I.

Montréal, 29 déc. 1908.

Révd Père A.-N.-Th. Valiquet, O. M. I.,
Québec.

Révérend et cher Père,

Vous avez eu la bonne pensée d'écrire la notice biographique de votre cher neveu, et vous avez réalisé votre projet en dépit des travaux que vous impose l'accablant ministère de Saint-Sauveur. De tout cœur, je demande à Dieu et à sa sainte Mère de vous récompenser.

Le R. P. J. Duvic a examiné avec grand soin votre manuscrit. Il me dit que votre opuscule sera bien propre à jeter la bonne semence dans les âmes et à développer dans les jeunes cœurs les germes de la vocation religieuse. Vous avez donc fait du même coup œuvre de piété et de zèle.

En conséquence, je vous autorise à publier votre travail, et je prie Dieu de le bénir.

Bien à vous en N.-S. et M. I..

J.-N. Dozois, O. M. I.,
Provincial.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

Québec, 2 mars 1909.

Révérend Père A.-N.-Th. Valiquet, O. M. I.,
Saint-Sauveur de Québec.

Révérend et bien cher Père,

Vous avez eu la bonté de me faire hommage de la notice biographique que vous avez publiée de votre cher neveu que la mort a enlevé si prématurément à votre Congrégation. Je vous remercie de votre délicate attention.

La lecture de cette notice m'a vivement intéressé et édifié. Quel saint jeune homme ! Quelle belle âme, tout enflammée du désir ardent de faire le bien et de procurer la gloire de Dieu ! Quelles grandes espérances il faisait concevoir pour son futur apostolat ! Le bon Dieu l'a enlevé de ce monde au début de sa carrière ; il a fait la mort d'un prédestiné ; il était déjà mûr pour le ciel où il est allé recevoir sa récompense.

Vous avez eu la bonne pensée de perpétuer dans des pages fort bien écrites la mémoire de ce pieux jeune homme ; je vous en félicite cordialement.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de ma sincère gratitude et de mon entier dévouement en N.-S.

† L.-N., *Arch. de Québec.*

Ottawa, le 23 mars 1909.

Révérend Père A.-N.-Th. Valiquet, O. M. I.,
Québec.

Mon Révérend Père,

En écrivant et en publiant une « Notice Biographique » du Frère Jos.-Albert Valiquet, scolastique oblat de Marie Immaculée, vous avez fait une bonne œuvre. Ceux qui la liront en devront tirer profit. Les jeunes y apprendront à ne pas négliger l'appel de Dieu et ceux qui sont entrés dans la vie religieuse seront encouragés à persévérer.

Je vous suis reconnaissant pour l'hommage que vous m'avez fait d'un exemplaire et je souhaite que cette très intéressante et édifiante Notice soit beaucoup répandue dans les collèges et dans nos familles chrétiennes.

Je demeure, mon Révérend Père,

votre dévoué en J.-C.,

† J.-THOMAS, *Arch. d'Ottawa.*

ARCHEVÊCHÉ DE SAINT-BONIFACE

Saint-Boniface, 12 avril 1909.

Mon cher Père,

Je n'ai qu'un moment pour vous féliciter d'avoir écrit la notice biographique de votre cher neveu Jos.-Albert Valiquet. Elle m'a fort intéressé.

Rien de plus propre à faire estimer la vocation religieuse et à montrer combien c'est une grâce de choix.

Ce petit travail fait aimer davantage notre chère Congrégation des Oblats qui prend un si grand soin de ses enfants au Noviciat et au Scolasticat ; il montre bien l'action de la grâce dans une âme élevée, ardente mais encore imparfaite au début de la vie religieuse.

Les idées nobles et généreuses du jeune philosophe et son amour passionné pour l'étude donne une haute idée de la culture intellectuelle reçue dans son collège de Sainte-Thérèse.

Vous faites bien voir aussi que l'amour de Dieu ne tue pas l'amour des parents ; mais qu'il l'élève et le purifie.

Enfin je vous remercie d'avoir eu le courage d'écrire.....

Une bonne bénédiction *ex præcordiis*.

† Adélard, O. M. I.,

Arch. de Saint-Boniface.

L. J.-C. et M. I.

Rome, 6 mars 1909.

Au Révérend Père A. Valiquet, O. M. I.

Mon Révérend et bien cher Père,

Je viens de parcourir, tout d'un trait, la notice nécrologique de votre cher neveu. J'en ai été bien touché.

Votre esprit de foi vous a fait voir et bien montrer dans cette vie si courte, tout ce qu'il y a de vrai et de solide dans la vie chrétienne.

Le cher enfant ! Sa vocation religieuse avait son origine dans le plus pur esprit de sacrifice : plaire à Dieu et non se plaire à lui-même. Pour plaire à Dieu il a dû abandonner toutes les espérances, si légitimes, de la vie religieuse prolongée. C'est bien le sacrifice consommé.

Il avait soif de savoir.

Maintenant il voit tout en Dieu. Il voulait, de son savoir, faire profiter les âmes, et voilà que Dieu, vous inspirant de prendre la plume, semble lui accorder la grâce de prêcher, de la manière la plus efficace, en faisant connaître par sa vie, à tous ceux qui liront votre opuscule, tout ce qu'il y a de substantiel, de vraiment grand, dans la vie religieuse : la générosité, le sacrifice, le renoncement, l'humilité et ensuite, comme résultat, le salut, c'est-à-dire, la seule, l'unique grandeur, le seul, l'unique bonheur.

Que votre écrit, si bien fait, augmente la gloire accidentelle de votre cher neveu et nous attire, de tous les collèges, de celui de Sainte-Thérèse, surtout, d'autres vocations, comme a sienne et comme la vôtre.

Votre tout dévoué en N.-S et M. I.,

N.-S. Dozois, O. M. I.,
Ass. gén.

DÉCLARATION

EN traitant des vertus de ce jeune religieux, et en relatant quelques faits merveilleux de sa vie, l'auteur déclare ne vouloir en aucune façon devancer les décisions de l'Église, à qui il soumet respectueusement cet écrit.

JOSEPH-ALBERT VALIQUET

Scolastique Oblat de Marie Immaculée

CHAPITRE I

—

NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION

A cinq lieues au nord de Montréal, sur le bord de la gracieuse rivière des Mille-Iles, une des branches de l'Ottawa, est assise la petite ville de Terrebonne.

Vers le nord-ouest et au delà de la forêt du Grand-Coteau s'étend une immense vallée divisée par un cours d'eau paisible, et agrémentée de deux rangées d'habitations élégantes appartenant à la paroisse du même nom.

Des prairies verdoyantes, des champs et des parterres cultivés avec goût, annoncent la prospérité et justifient le nom de *Mascouche*— belle prairie — donné à cette contrée par les Indiens d'autrefois.

C'est sur une de ces fermes, cultivée depuis près de deux cents ans par ses ancêtres, qu'Albert Valiquet vit le jour, le 3 mai 1883 [1].

Il était le neuvième enfant d'Onésime Valiquet et d'Elizabeth Poulin.

Avec les années, le cercle de la famille s'élargira jusqu'à compter quinze enfants.

Parmi des travaux incessants, des préoccupations et des épreuves nombreuses, les parents ne perdirent jamais de vue la noble ambition de léguer à leur famille le plus riche héritage : la foi chrétienne qu'ils avaient eux-mêmes conservée dans toute sa vivacité, comme l'honneur de leur foyer et la source des joies les plus pures.

Est-il étonnant que, dans ce jardin béni et

---

1. Jean Valliquet, le premier de ce nom en Canada, fit la traversée, en 1659, avec une centaine de colons recrutés par M. de la Dauversière, et accompagnés de la Mère Marguerite Bourgeoys, la vénérable fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, revenant d'un deuxième voyage en France.

« Zélé pour défendre la colonie contre les Iroquois, il s'enrôla, en 1663, dans la milice de la Sainte-Famille et entra dans la 19e escouade dont il fut élu caporal » — (FAILLON, *Histoire de la Colonie française en Canada*, vol. II, p. 561).

Signature de Jean Valliquet :

fécondé par la rosée céleste, Dieu ait choisi plusieurs fleurs pour son *paradis terrestre*—la vie religieuse—et pour son beau ciel ?

Albert fut envoyé très jeune à l'école voisine où dès lors il manifesta cet amour de l'étude qui le conduira, avec une ardeur toujours nouvelle, jusqu'à la tombe.

Sous le regard d'une mère tendre et vigilante, l'enfant grandit aussi dans la piété, dans le goût des cérémonies et des chants sacrés, et se prépara à la première communion avec le soin qu'on donne à cet événement dans les familles pieuses. Aussi le souvenir de ce grand jour et du bonheur qui l'accompagna à la sainte Table restera-t-il gravé dans le cœur de l'enfant.

Souvent dans ses écrits et dans ses conversations, il rappellera les joies de cette fête, témoignant ainsi des excellentes dispositions qu'il y apporta.

Albert fréquenta l'école primaire jusqu'à l'âge de treize ans.

Pour répondre à son désir de poursuivre ses études, ses parents le placèrent sous la direction des Clercs de Saint-Viateur au collège de Terrebonne.

Sa conduite générale, durant les quatre années qu'il passa dans cette institution, fut celle d'un bon écolier.

Ses professeurs lui rendent ce témoignage qu'il fut très régulier dans l'observation du règlement et fidèle aux exercices de piété. Chaque semaine il recevait les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Dans les classes, il réussit à se maintenir au premier rang, et montra de bonne heure un talent prononcé pour les exercices de style et d'élocution.

Il écrivait chaque jour ses impressions sur tout ce qu'il voyait et entendait ; il notait ses faiblesses et ses succès, ses tristesses et ses joies, ses défauts et ses qualités, avec une naïveté charmante.

Ces pages, conservées en grande partie, nous font constater ses progrès dans l'art d'écrire et nous permettent de lire dans cette âme et de suivre sa marche ascendante dans les âpres sentiers de la vertu.

Le 27 avril 1901, le professeur de la classe d'Albert propose à ses élèves un *conventum* [1].

---

1. Sorte d'association établie dans une classe, et dont le principal but est d'organiser à date fixée d'avance, une réunion de condisciples.

Petit Séminaire de Sainte-Thérèse

Le projet est accepté avec enthousiasme : un comité est formé ; Albert en est élu secrétaire.

Il méritait cette charge, car sa plume correcte pouvait s'acquitter avec honneur de la correspondance et de la rédaction des minutes.

Il termine le brief compte rendu de cette séance par ces mots :

« Nous avons promis de nous réunir tous ici dans dix ans. Tous les membres du *conventum* devront faire célébrer une messe basse à l'intention des confrères décédés durant ces années ».

Il était loin de penser alors qu'il serait l'un des premiers à profiter de cet avantage *d'une messe*, et que sa place serait vide au foyer de l'*Alma Mater* en 1911.

Après quatre années d'études commerciales et littéraires, Albert obtenait un diplôme *avec distinction ;* ce qui lui permettait d'espérer une position convenable dans le monde.

Mais une question importante se posait à l'esprit du jeune homme :

Quelle voie suivrai-je dans la vie? Faut-il me chercher un emploi ou essayer de monter plus haut?

Il avait dix-sept ans révolus ; sa santé ne paraissait pas vouloir s'accorder longtemps avec le travail intellectuel.

Une fatigue cérébrale lui causait des inquiétudes sérieuses.

Grâce aux travaux manuels des vacances, au grand air de la campagne et aux distractions dont son esprit sentait le besoin, il y eut un regain de santé.

Albert se crut en état de reprendre l'étude objet de ses plus ardents désirs, parce que l'étude lui paraissait le seul moyen de satisfaire les ambitions qui s'éveillaient dans son âme.

Il voulait devenir *quelqu'un ;* il voulait quitter les chemins ordinaires, faire sa trouée à travers la foule, et, fallût-il pour cela jouer des coudes et peiner à la tâche jour et nuit, il *arriverait.*

Ses succès — oh ! bien modestes — dans l'art d'écrire et de parler, l'avaient quelque peu grisé, juste assez pour lui donner l'illusion ou l'espoir qu'il était appelé à se rendre utile à l'Église ou à la Patrie.

Ce regard vers l'avenir était encore vague. Albert osait à peine espérer ce qu'il ambitionnait, ne sachant encore vers quel théâtre il

devait se diriger pour faire valoir ses talents et réaliser sa part de bien dans *le monde* ou dans l'Église.

Mais il voulait d'abord donner à son esprit la culture intellectuelle par les études classiques.

Grâce à la générosité de ses parents, ses désirs furent satisfaits.

AU PETIT SÉMINAIRE

Le 3 septembre 1901, Albert entre au cours classique de Sainte-Thérèse.

Il apportait au Petit Séminaire des qualités en bonne voie de formation : la piété, l'amour de l'étude, le respect de l'autorité, l'espérance de réussir, un goût prononcé pour les Lettres et, ce qui ne nuit pas, de la voix, du geste, et un extérieur agréable.

A ces dons précieux venaient se joindre des défauts dont il sera question plus tard ; les uns et les autres demandaient une direction.

Les prêtres pieux et dévoués qui dirigent le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, conservent l'esprit de sagesse et le zèle éclairé qui ont présidé à l'établissement de leur grande œuvre.

Ils tiennent à honneur de former, sinon de grands hommes—ils en comptent plusieurs—au moins d'excellents élèves, des chrétiens et des citoyens de bons principes, des prêtres pieux et instruits.

Ils ne s'appliquent pas seulement à donner une formation intellectuelle supérieure, ils veulent également aider la volonté dans la pratique du bien, corriger les défauts du caractère, cultiver les vertus morales et la piété solide.

Sous cette direction paternelle et sage, le jeune homme qui montre de la bonne volonté peut faire de rapides progrès dans la carrière intellectuelle et morale.

On peut dire qu'Albert Valiquet fut de ceux-là. C'est ce qui ressort des témoignages de ses maîtres et de ses condisciples.

Tous ont gardé de lui un souvenir qui lui fait honneur, de même que lui conservait pour tous un attachement affectueux, ainsi que nous le verrons bientôt.

Après les premiers jours, où l'éloignement de sa famille lui cause un peu d'ennui, il se met résolument au travail et triomphe bientôt des difficultés de ses nouvelles études.

Il y apporte même une ardeur qui lui cause

des insomnies accablantes, le forcent au repos, et menacent de lui faire abandonner tout travail de l'esprit.

Tous les ans, il perdra plusieurs semaines, des mois entiers pour refaire ses forces.

Combien ce repos lui était à charge !

Grâce à l'indomptable énergie qui le caractérisait, il poursuivit quand même ses études et termina non sans succès, son cours classique jusqu'à la Philosophie exclusivement, et sortit victorieux des examens du baccalauréat en juin 1906.

Il retournait toujours avec joie auprès de ses chers parents, heureux de les aider et de réparer son esprit, en se livrant aux travaux des champs.

Les dernières vacances se passèrent comme les précédentes ; mais en plus avec la sérieuse préoccupation, pour le rhétoricien, de connaître clairement les desseins de la Providence à son égard.

CHAPITRE II

—

LA VOCATION RELIGIEUSE

Albert était arrivé à l'heure où s'impose une détermination sur la question, grave entre toutes, pour le jeune homme qui réfléchit et qui regarde l'avenir :

Quelle est ma vocation ?

Sa vocation ? c'était la vie religieuse, préparation prochaine à la vie du ciel. Nous le savons ; mais il ne sera pas sans intérêt de voir par quel concours de circonstances il y est arrivé.

Rarement Dieu se manifeste d'une manière sensible pour indiquer la route à suivre, afin de répondre à ses desseins.

Il se sert des hommes, des événements, de rencontres en apparence insignifiantes, des fêtes religieuses ou mondaines, des malheurs, des humiliations, etc., pour ouvrir de nou-

veaux horizons, donner à la vie une orientation nouvelle.

Le monde qui ne croit pas ou ne pense pas à la Providence, donne à ces causes secondes, les noms païens de hasard, sort heureux, bonne étoile, ou tout autre qui ne dit rien à l'esprit chrétien.

« L'homme s'agite et Dieu le mène ».

Combien souvent des circonstances à peine remarquées des hommes, deviennent, par la volonté de Dieu, d'une importance majeure ! Elles sont le voile délicat sous lequel la main du Tout-Puissant se cache pour protéger, guider et sauver ses enfants.

Nous trouvons plusieurs de ces circonstances providentielles dans la vie de notre jeune homme.

En voici deux ; elles sont vraiment l'*aurore de sa vocation.*

Une note trouvée dans un cahier écrit au Noviciat, nous montre d'abord le futur Oblat de Marie comme l'objet d'une tendresse spéciale de la part de cette Immaculée Mère.

Il avait vingt-trois ans lorsqu'il écrivit dans des pages tout intimes, ce souvenir d'enfance.

Après une lecture impressionnante dans un

ouvrage de Louis Veuillot, il note les réflexions que lui a suggérées cette lecture, puis il continue :

« Je me rappelai alors un fait merveilleux de mon enfance ; il mérite de voir le jour après un silence de quinze années.

« C'est une vision dont je fus favorisé vers l'âge de six à sept ans.

« Dans la chambre de ma mère, au-dessus de l'image de Marie Immaculée, j'aperçus... O sublime souvenir ! O jour mille fois heureux des premières années de ma vie ! que ne vous ai-je compris plus tôt !...

« Mais je ne puis encore écrire cela. A plus tard ce récit... »

Le récit n'a pas été trouvé. Il est probable que la tombe s'est fermée sur ce secret.

Nous ne discutons pas la réalité de cette faveur. Celui qui la dévoile en termes si réservés, n'était ni visionnaire ni crédule à l'excès.

Il y voyait une preuve de la bonté de la Sainte Vierge à son égard ; il y trouvait aussi un motif puissant de se ranger sous la bannière de la Reine du ciel et de persévérer dans

sa vocation ; n'est-ce pas tout ce qu'il nous importe de savoir ?

Un autre rayon de la lumière divine lui parvint le 2 octobre 1900, alors qu'il étudiait au collège de Terrebonne.

Ce jour-là quelques élèves privilégiés furent conduits en promenade à la petite ville de Joliette.

Albert était de la partie.

Les Clercs de Saint-Viateur possèdent là leur noviciat et un collège classique.

Or, il y avait en cette fête des Saints Anges, une profession dans la chapelle du collège.

Un des religieux de Terrebonne prononçait ses vœux perpétuels. C'était le professeur même de notre écolier.

La chapelle richement décorée, les fleurs, la lumière, la musique, les chants de circonstance, une allocution touchante, puis, cette vie qui se donnait toute à Dieu : c'était plus que suffisant pour émouvoir cette jeunesse attentive.

Après la fête religieuse les écoliers prennent leurs ébats dans le bocage, dans les allées ombragées, se livrent au jeu dans les cours du noviciat.

Ce fut une journée de grande joie.

Le retour s'effectue au milieu des chants d'allégresse et de la reconnaissance des élèves envers leurs maîtres généreux.

Avant de prendre son repos, Albert note ses impressions.

Il n'a qu'un mot pour la promenade, les jeux, les beautés du paysage....

Ce qu'il a retenu, ce qu'il veut « se rappeler et conserver toujours dans son cœur », ce pourquoi il remercie Dieu d'avoir pris part à l'excursion, c'est la cérémonie des vœux, c'est le sacrifice d'amour qui s'offre sous ses yeux ravis ; c'est le spectacle de ce jeune homme qui s'avance d'un pas ferme, jusqu'au pied de l'autel du Seigneur, et qui, unissant le sacrifice de sa vie à celui du Sauveur, prononce d'une voie émue mais vibrante, la formule de ses vœux perpétuels.

« A la vie à la mort, il renonce aux richesses, aux plaisirs des sens et du monde, à sa volonté propre, pour n'appartenir plus qu'à Dieu seul.

« Quelle scène ravissante ! quel tableau céleste ! quelle noble ambition ! quel grand cœur !... »

Puis des points de suspension.

Albert ne l'écrit pas ; mais on l'attend, on le devine ; son cœur le dit et sa plume voudrait,

mais n'ose pas le confier au papier : *Ce que peut ce jeune homme, pourquoi ne le pourrais-je pas ?*

C'était une semence jetée dans une bonne terre par le Père de famille ; elle va demeurer là, elle va germer lentement, longtemps peut-être ; d'autres semences vont tomber dans cette âme, jetées par « l'homme ennemi », croître à côté de celle-là, la couvrir, l'oblitérer ; mais l'anéantir, jamais !

Elle reparaîtra, s'épanouira, et portera des fruits en son temps, quand le céleste Jardinier l'aura arrosée de sa grâce et fécondée de sa chaleur.

Quelques mois plus tard, une note de son journal se lit ainsi :

« C'est dans les feuillets de ce cahier que j'écrirai bientôt :

« J'ai terminé mes études, je vais me choisir une carrière qui m'est propre. Je désire que ce soit celle où Dieu m'appelle.

« Oh ! qu'il me tarde de voir le jour où je serai fixé sur ma vocation !

« Cependant il approche bien vite, ce jour, bientôt il sera passé.

« Ainsi s'écoule la vie.

« Nous soupirons sans cesse après un jour nouveau, jusqu'à celui où nous atteignons le terme si longtemps désiré.

« Puisse Dieu nous y conduire bientôt ! »

Patience, cher enfant, dans sept ans, tu seras au terme, ta carrière sera terminée, tes désirs seront exaucés.

Mais jusque-là, il te faut combattre, étudier, chercher avec anxiété le lieu d'où tu t'élanceras vers les régions célestes.

Il te faudra souffrir dans ton corps et dans ton âme.

Le ciel est une récompense : il faut la gagner.

Courage ! sept années de souffrances et de travail, c'est bien peu pour mériter une éternité de bonheur !

Au Petit Séminaire, tous les jours Albert priait pour obtenir la grâce de connaître sa vocation.

Dans les retraites annuelles, l'importante question revenait avec une nouvelle insistance et faisait l'objet de ses réflexions les plus sérieuses.

Vers la fin de son cours classique, les succès qu'il obtenait dans l'art oratoire lui faisaient entrevoir un avenir brillant dans le monde.

Il pensait à l'étude du droit ; mais Dieu avait d'autres vues sur lui, et la Sainte-Vierge, l'Immaculée, qui avait ébloui les regards ravis de l'enfant de sept ans, préparait doucement la voie qui conduit au coin de terre choisi où la divine Mère abrite et forme ses enfants, ses Oblats.

Un de ses confrères que nous aurons l'occasion de citer encore avec plaisir, dit que des raisons intimes ont dirigé l'esprit et le cœur de son ami vers la vie religieuse.

« Je crois que son âme avait soif d'une foi plus ardente ; il était pressé d'aller s'abreuver à cette source d'eau vive dont parle Notre-Seigneur.

« Son cœur éprouvait aussi un besoin d'immolation pour lui-même et pour ses proches.

« Il fut frappé un jour de cette parole du Sauveur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive.*

« C'est dans ces dispositions qu'il fit la retraite de la Semaine sainte 1906. »

Après cette retraite de vocation, notre rhétoricien paraissait bien résolu de quitter le monde ; mais fallait-il choisir l'état ecclésiastique dans les rangs du clergé séculier ou entrer dans une congrégation religieuse ?

La vie des excellents prêtres qu'il a sous les yeux depuis plusieurs années, l'attire fortement ; des conseils respectés lui disent d'attendre et de continuer ses études jusqu'à la fin des années de philosophie.

D'un autre côté, la vie des missionnaires qu'il a vus et consultés, paraît répondre mieux à ses aptitudes et aux besoins de son cœur.

Tout est pesé, examiné sous le regard de Dieu.

Mais la lumière ne se fait pas dans son esprit perplexe.

Il sent que la prière et les bons conseils lui sont nécessaires plus que jamais.

Vers la fin des vacances, il ouvre son cœur à un prêtre qui lui porte un vif intérêt.

Celui-ci lui conseille de se remettre entièrement à la volonté de Dieu, *sans condition, sans arrière-pensée ;* et, afin de bien connaître cette volonté suprême, d'aller se recueillir et prier durant quelques jours au Noviciat des Oblats.

Au milieu du mois d'août, il était en retraite à Lachine.

La conclusion pratique de cette retraite fut la décision d'entrer sans retard au noviciat.

Une note de son journal nous apprend que cette résolution fut prise « sans attrait naturel comme sans répugnance vive ; mais dans une pleine possession de jugement éclairé des lumières d'en haut ; avec la détermination pure et simple de se rendre à la voix de Dieu, qui l'appelle. »

N'est-ce pas une continuation de cette scène de l'Evangile : *Suivez-moi*, dit Jésus aux futurs apôtres. Et ceux-ci *quittant filets et famille suivent le divin Maître.*

Noviciat de Notre-Dame-des-Anges, Lachine

CHAPITRE III

—

LE NOVICIAT

ALBERT prit l'habit religieux le 7 septembre 1906.

La cérémonie et l'allocution de circonstance le confirmèrent dans l'idée qu'il s'était faite de la vie religieuse :

« Le prédicateur nous a salués comme de jeunes soldats dans le camp du Seigneur tout-puissant, prêts à la lutte, face à l'ennemi et portant haut l'étendard de Marie Immaculée ».

L'ennemi, ou plutôt les ennemis se présentent sans retard. Les occasions de leur faire face ne manqueront pas un seul jour.

L'ennui, les souvenirs du monde, la fatigue corporelle, le découragement, etc., viendront

tour à tour livrer à cette âme des assauts formidables.

Pour triompher de ces ennemis, Albert se rappelle simplement qu'il est entré au noviciat pour faire la volonté de Dieu, et, pour la même raison, il y restera aussi longtemps que Dieu voudra.

« Comme le soldat qui voit le feu pour la première fois, j'ai subi une commotion violente, écrit-il à ses parents. J'ai versé d'abondantes larmes ; mais c'était la nature inquiète et orgueilleuse qui criait. Ma volonté n'a pas failli un seul moment. Aujourd'hui, hormis la peine que je vous ai causée, je ne regrette rien ; je suis content de ma décision parce qu'elle vient de Dieu. Je marche en toute sûreté dans le sentier de l'obéissance et du dévouement ».

Le jeune homme qui entre au noviciat avec des défauts—et qui donc n'en a pas ?—doit leur faire la guerre, les remplacer par les vertus contraires et faire au moins les premiers pas dans la perfection évangélique.

Bien des moyens s'offrent au novice pour l'aider dans ce travail parfois très ardu.

Un règlement détaillé brise la journée en

plusieurs demi-heures et quarts d'heures ; des exercices de piété en commun et en particulier, des lectures pieuses, l'étude de l'Écriture sainte, la direction, les avis charitables, les instructions, les récréations, les mortifications intérieures et extérieures, etc., tout est ménagé avec sagesse pour faire de cette année un temps très utile.

Notre jeune homme s'était imaginé que l'année de noviciat devait avoir un air très prononcé de « temps perdu. »

Il revint bientôt de son illusion.

Le 8 octobre, il écrit à un ami :

« Nos occupations sont si variées et si nombreuses que je n'ai plus le temps de m'amuser aux idées d'autrefois.

« Nous sommes emportés comme dans un courant impétueux.

« L'automne avec ses scènes tantôt riantes, tantôt sombres, passe sous mes yeux comme des vues dans une lanterne magique. »

Le novice étudie de nouveau sa vocation et s'applique à se connaître lui-même.

Il se demande s'il est vraiment appelé à ce genre de vie, s'il a les aptitudes, la volonté,

l'énergie nécessaires pour remplir les obligations qu'il contractera bientôt.

Albert était entré au noviciat sans attrait mais aussi sans répugnance.

L'année d'épreuve ne lui apportera pas plus de consolations que le premier jour : il la passera quand même, le regard toujours fixé sur le « doigt de Dieu » qui lui a montré la route à suivre.

Les causes de désolation disparaîtront, en partie du moins, sous la main puissante de Dieu et grâce à la protection de Marie Immaculée.

Le 12 mai, le R. P. Maître annonce aux novices que le temps est venu de demander au R. P. Provincial la faveur de prononcer leurs vœux d'un an.

Quelques jours plus tard, Albert adresse la lettre suivante au R. P. Ernest Tourangeau, provincial.

L. J.-C. et M. I.

NOVICIAT DE NOTRE-DAME-DES-ANGES

le 23 mai 1907.

« Mon Révérend Père,

« Le novice ressemble au prisonnier, avec cette différence que ce dernier veut briser ses

chaînes tandis que l'autre demande à être lié plus étroitement.

« C'est une affaire bien sérieuse ; mais si la timidité fait trembler ma plume, croyez bien que mon cœur ne tremble pas.

« Les raisons qui m'ont déterminé à embrasser la vie religieuse, loin de s'émousser dans l'épreuve, n'en ont pris que plus de force et me pressent d'avancer dans la route que Dieu semble m'avoir marquée pour le servir.

« Il ne tient plus qu'à vous, mon Révérend Père, de me donner mon passeport pour entrer dans cette vie.

« Mes raisons sont celles de beaucoup d'autres novices. Car si Dieu ne frappe pas tous ses élus comme Saul sur le chemin de Damas, les sentiers mystérieux par lesquels il les conduit se ressemblent tous par ce côté : le désir de faire la volonté de Dieu et d'arriver au salut éternel.

« L'idée de me faire Oblat date de mes premières années d'études ; elle s'est développée chaque jour davantage.

« La cause immédiate de ma vocation fut la méditation de cette parole de l'Évangile : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive.*

« Dans la joie comme dans la tristesse, cette parole revenait à mon esprit, sonnait à mon oreille, comme une exhortation pressante.

« Dès que je connus la Congrégation des Oblats, je n'eus que de l'admiration pour ses œuvres et pour ses missionnaires.

« Je ne souhaitai rien tant que de devenir religieux dans ses rangs.

« Le noviciat, bien loin de m'ébranler, m'affermit de plus en plus. A mesure que j'étudie les saintes Règles de cet admirable Institut, mon désir d'y entrer ne fait que s'accroître, malgré mon indignité et ma faiblesse.

« J'espère qu'avec la grâce de Dieu et la protection de notre bonne mère Marie Immaculée, je pourrai vivre selon la Règle, fidèle aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

« C'est pourquoi je dépose ce placet à vos pieds.

« Si vous agréez ma demande, je serai, pour la vie, avec la plus profonde reconnaissance et le plus entier dévouement, votre fils respectueux en N.-S. et M. I.

« J.-Albert Valiquet, N. O. M. I. »

Le 6 juillet au soir, le R. P. Maître réunit les novices autour de la statue de la Sainte-Vierge, en face du portique, et leur fait part d'une bonne nouvelle :

« Tous ceux, dit-il, qui ont demandé à prononcer leurs vœux sont acceptés par le Conseil général de Rome ».

« Un cri de joie s'élève de tous les cœurs, raconte le novice, et nous entonnons le cantique :

« *O Cœur de notre aimable Mère !* »

Le 1er septembre, le F. Valiquet, ainsi qu'un autre novice, entre en retraite préparatoire à l'Oblation.

Il fait cette retraite avec toute la gravité possible, sous le regard de Marie Immaculée, en présence des grandes vérités de la foi et des obligations qu'il va contracter.

Il est tout joyeux en pensant qu'il va commencer une vie nouvelle, toute à Dieu et aux œuvres méritoires.

« O Marie ! que votre Naissance m'apporte la joie d'une naissance pure et sainte, à l'état religieux ».

Le 8 septembre, l'allégresse éclate dans le pieux sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges.

Au moment où le prêtre monte à l'autel pour offrir le divin Sacrifice, des voix émues font écho aux élans d'un cœur ardent, victime d'amour sur le modèle de la Victime éternelle qui sauve le monde et attire les cœurs généreux.

Sacrifice d'amour, holocauste sublime !
Un cœur brûlant et pur va s'immoler à Dieu.
Le ciel avec transport contemple sa victime.
La paix et le bonheur inondent ce saint lieu.

« Maintenant, je ne m'appartiens plus ; je me suis tout donné à Jésus, mon Maître, mon Ami, mon Dieu.

« Je me suis lié pour un an à la Règle des Oblats de Marie Immaculée, je suis Oblat.

« J'espère y trouver la vie ; car on me l'a promis au nom de Dieu, en me remettant le livre des Règles et Constitutions : *Hoc fac et vives—fais ce que contient ce livre et tu vivras* ».

Telles sont les réflexions que lui inspire l'acte par lequel se termine le noviciat.

Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa-Est

AU SCOLASTICAT

Le 9 septembre 1907. le F. Albert Valiquet arrivait au Scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa-Est.

Cette institution tient à la fois du noviciat et du grand séminaire.

Le scolastique n'est attaché définitivement à la Congrégation qu'après une seconde année de probation religieuse, intellectuelle et même physique.

Il continue l'œuvre de sa formation morale et, en même temps, il se livre à l'étude soit de la Philosophie, soit de la Théologie et des autres sciences ecclésiastiques.

Notre jeune religieux avait soupiré après le jour où, libre des premières inquiétudes sur sa vocation, il entrerait dans un genre de vie qui avait pour lui tant d'attrait.

Ce qu'il a trouvé dépasse ses plus beaux rêves : une vaste et superbe maison, cachée hors de la capitale, au milieu de la verdure, entourée de jardins, de grandes allées bordées de fleurs et d'arbustes, un plateau pour les jeux, une colline au pied de laquelle serpente la rivière Rideau ; des Religieux charitables,

des professeurs se consacrant tout entiers à la formation des missionnaires.

L'étude, la piété, la psalmodie, les chants, la musique instrumentale, les exercices corporels qui remplissent les jours, dans cette sainte maison, rappellent ce que S. Jean Chrysostome disait du monastère où s'était écoulée sa jeunesse :

« Les Religieux y sont en grand nombre et ils n'ont qu'une seule âme et un même mouvement.

« Sont-ils affligés ? leur peine, partagée entre tous, s'amoindrit.

« Chacun est dans la maison, comme une lyre dans un concert, comme une fontaine dans un jardin. »

Heureux de tant d'avantages, Albert se hâte de faire part de son bonheur à ses confrères du Noviciat et à ses amis de Sainte-Thérèse.

Il affermit les premiers dans leur vocation et invite les autres à entrer dans la voie qui conduit à ce qu'il appelle un « paradis terrestre. »

Un nuage vint assombrir son ciel.

Avant de quitter Lachine, le Frère avait fait

une courte visite à sa famille, pour consoler ses parents et dire un dernier adieu à une jeune sœur mourante.

Le 26 octobre, celle-ci partait pour le ciel.

Albert éprouve un profond chagrin de cette mort.

Il écrit à ses parents et leur suggère des motifs de consolation en des termes touchants et délicats.

Nous dirons peu de choses de l'étudiant en philosophie : il ne donna que cinq mois à cette science.

Ce n'est pas suffisant pour le voir briller parmi quelques douzaines d'autres religieux adonnés de tout cœur à l'étude de saint Thomas.

Ce que nous dirions de lui devrait s'appliquer à tous, si nous en jugeons d'après les témoignages flatteurs qu'ils reçoivent chaque année, des autorités de l'Université d'Ottawa.

Le jeune religieux aimait le scolasticat parce qu'il aimait l'étude comme un besoin de son esprit et de son cœur :

« Tant que je ne me serai pas remis à l'étude, écrivait-il avant de quitter le Noviciat, je souf-

frirai de cet état de langueur anormal chez moi. Dans quelques semaines, heureusement, la Philosophie viendra me nourrir de sa riche substance, j'y puiserai une nouvelle force intellectuelle et morale, ma santé elle-même y gagnera en vigueur ».

Avant d'arriver au dénouement de cette courte vie, il convient de jeter encore un regard discret dans l'âme de cet *élu* de Marie Immaculée.

Nous n'hésitons pas à lui donner ce qualificatif ; car cette existence si tôt ravie à la terre et à la Congrégation ne se comprend pas en dehors d'une *élection* spéciale de la Mère d'Amour.

CHAPITRE IV

—

QUALITÉS — DÉFAUTS — VERTUS

—

QUALITÉS

La gravure qui orne la première page de cette notice, montre bien la vérité des lignes suivantes tracées par un confrère d'Albert :

« Il était d'un *physique* fermement musculeux. On eût pu lui promettre une vie trois fois plus longue que celle que la mort lui a si violemment arrachée.

« Sa voix, un peu voilée cependant, pronostiquait déjà l'affaiblissement de sa poitrine. Elle était forte, agréable et juste, et son chant était plein d'âme, d'une âme d'artiste et de penseur.

« C'était bien, en effet, une âme d'artiste et de penseur que, dans la personne du cher frère, Dieu faisait vibrer sous ses doigts souverainement harmonieux. Et combien dociles aux touches divines les cordes et les puissances d'une si belle âme !

« *Imagination vive :* on le savait après deux jours de commerce avec lui. Son langage fleuri, même en conversation ordinaire, en était une preuve.

« Les chants qui s'exhalaient soudain pour trahir ses rêveries intimes, ces rêves qui souvent brillaient dans ses yeux, des délires de joie, de mélancoliques échappées prouvaient et la richesse et l'entraînement de cette faculté.

« Mais l'*intelligence* perspicace et réfléchie dont Dieu l'avait doué dominait toute sa conduite.

« Et sa *volonté* était forte, décidée.

« La discipline religieuse le trempait à neuf tous les jours et donnait à son caractère la forte direction dont il avait besoin.

« Son *caractère*, oh ! comment le peindre ? Comment rendre cette noblesse accentuée et ces vibrations d'enthousiasme, signe d'une délicatesse achevée de sentiments et d'une

finesse de perception au-dessus de la moyenne, dans la jouissance comme dans le chagrin !...

« C'est à cette *impressionnabilité* qu'était dû sans doute son débit facile, naturel, enjoué... qui tenait au bout d'un geste le sentiment de l'auditoire.

R. V., O. M. I. »

« Notre cher frère était un de ces caractères *intenses*—si je puis ainsi parler—avec lesquels on vit beaucoup en peu de temps, écrit un ami intime.

« C'était un esprit sérieux qui n'excluait pourtant pas une certaine inclination à la gaieté. Il eut même d'assez fortes luttes à soutenir sur ce dernier point.

« Spirituel et perspicace, il était à certaines heures d'une jovialité expansive et entraînante qui le faisait rechercher de tous ses confrères ».

Un professeur du Scolasticat va nous dire aussi ce qu'il a remarqué chez l'étudiant religieux :

« Le F. Albert Valiquet était un *intellectuel.*

« Esprit ouvert et pénétrant, imagination vive et puissante, cœur noble : tels étaient les dons que la nature lui avait départis.

« Il pouvait tour à tour se livrer à l'étude de l'histoire, des œuvres littéraires sérieuses, cueillir une fleur dans les ouvrages imaginatifs, s'enflammer à la vue ou à la simple lecture d'une action généreuse.

« Ces trois facultés, *esprit*, *imagination* et *cœur*, certainement supérieurs chez lui, s'équilibraient assez bien.

« Toutefois, je n'oserais pas affirmer qu'elles vivaient ensemble comme trois alliées toujours respectueuses, en fait comme en principe, de leurs droits et de leurs devoirs réciproques.

« Dire laquelle des trois l'emportait sur les deux autres, ne serait peut-être pas facile.

« L'affaiblissement de la santé avait déjà modifié le tempérament du F. Valiquet lorsqu'il entra au Scolasticat.

« Sa sensibilité, naturellement très vive, s'était accrue en raison inverse de la déperdition de la force physique.

« Grâce à l'élévation, à l'originalité de bon aloi de sa pensée, au coloris dont il la révêtait, à la chaleur qu'il lui communiquait, il fût toujours resté, dans le cercle de l'intimité et au milieu d'une société distinguée, un agréable *causeur*.

« Mais dans le commerce ordinaire et dans

les rapports quotidiens avec les hommes et les événements, à cause de son impressionnabilité et de l'allure légèrement tranchante de son esprit, la souffrance eût été sa compagne assidue.

« Un effort constant, la réflexion et la grâce divine, eussent corrigé les déviations ou comblé les lacunes de la nature.

« Il eût dès lors occupé un poste honorable parmi les bons religieux, et porté fièrement le nom d'Oblat qu'il chérissait tant, et qui le faisait rêver si souvent au jour de sa profession.

« Il n'est plus. Les espérances de ses professeurs, ébranlées dès les premières atteintes du mal, ont été déposées sur sa modeste tombe comme une dernière preuve de leur attachement sincère et de leur affectueuse tendresse. Mais sa personnalité restera longtemps gravée dans la mémoire de tous ceux qui le connurent.

GEO. SIMARD, p^tre^ O. M. I. »

Le R. P. G. Charlebois, supérieur, ajoute :

« De prime abord, le F. Valiquet n'avait pas un extérieur sympathique. Il fallait le fréquenter quelques jours pour l'apprécier à sa

juste valeur. Plus on le connaissait, plus on l'estimait, plus on l'aimait.

« Je trouve dans mes notes prises sur son compte, en octobre 1907, ces quelques mots significatifs : *Intellectuel, amateur de l'étude, du beau... Enthousiaste et sensible sans en avoir l'air.*

« Il aimait l'*étude jusqu'à la passion.*

« Il m'a avoué avoir ruiné sa santé au collège en passant des congés et des parties de nuits à étudier.

« Il aimait à écrire et s'était déjà formé un style peu ordinaire. J'ai lu quelques-unes de ses lettres : je les trouvais charmantes, remplies qu'elles étaient de sentiments d'affection, de piété, etc., exprimés avec délicatesse et *finesse.*

L'amour de l'étude était, en effet, très ardent chez ce jeune homme.

Jugeons-en par quelques extraits de ses écrits, alors qu'il était à Sainte-Thérèse :

« Comment ne pas aimer l'étude? C'est la nourriture de l'esprit, c'est la vie de l'âme, après l'Eucharistie et l'amour de Dieu.

« J'ai soif d'apprendre. Je m'applique, de-

puis dix ans, à cultiver mon intelligence tardive. J'espère que ce n'est pas en vain. Je sème aujourd'hui pour récolter plus tard.

« L'étude fait mes délices : j'y passerais les jours et les nuits si ma pauvre tête pouvait y suffire. »

Il eut en effet l'imprudence d'y consacrer les heures dues au repos.

Mais le moyen de mettre un frein à l'ardeur qui se traduit par des plaintes comme celle-ci :

« Je suis trop âgé de dix ans. Il me faudrait travailler vingt heures par jour pour parvenir à ce que j'ambitionne. »

Il écrit à ses frères qu'il est tenté d'envier leur bonheur, eux qui ne subissent pas le tourment des choses intellectuelles et qui mènent une vie paisible au sein de la famille.

Et pourtant, ce tourment, il l'aime puisqu'il dit souvent sa reconnaissance à ses parents pour les sacrifices qu'ils font en vue de son éducation.

Il remercie Dieu tous les jours de lui avoir procuré le plaisir d'étudier.

Cette opiniâtreté dans le travail devait conduire l'écolier au succès.

Un de ses confrères, M. l'abbé A. Valois, nous écrit à ce propos :

« Albert Valiquet réussit à force de travail à garder une *place honorable dans toutes ses classes*, ce qui lui valut une entrée facile à l'Académie Saint-Charles.

« Je trouve au cahier d'honneur plusieurs travaux littéraires signés par Valiquet.

« Ils dénotent une application sérieuse et intelligente ; on y remarque une imagination vive, beaucoup d'originalité dans les pensées et un style coulant.

« Je me souviens de l'impression causée à l'Académie par une étude de comparaison qu'il nous donna sur les trois grands modèles, Bossuet, Bourdaloue et Massillon.

« Valiquet faisait partie de la société de Discussion et s'y montrait un des membres les plus zélés.

« Il avait aussi un goût prononcé pour la *parole publique* et de rares aptitudes pour la déclamation.

« Tous aimaient à l'entendre dire un morceau de poésie ou débiter un discours. Si bien que ceux qui l'ont connu n'en parlent encore qu'avec éloge.

« Il discutait souvent en récréation et se faisait remarquer par la solidité des arguments et par la finesse des réparties ».

Le R. Père Maître dit de son novice qu'il manifesta cet amour du travail intellectuel même durant cette année où l'étude est restreinte à la Sainte-Écriture :

« Il m'avoua sincèrement qu'il n'avait jamais ouvert un livre sans former l'intention d'acquérir des connaissances pour plus tard.

«—Etudier ! disait-il, mais c'est ma vie ! « J'aimerais mieux renoncer à la vie que de « renoncer à m'instruire. Non, je ne veux pas « être un ignorant, maintenant que je suis « entré dans la carrière des études religieuses ».

« Il me disait cela en me rapportant ce qu'un médecin lui avait conseillé, à savoir d'abandonner l'étude à cause de sa mauvaise santé.

« C'est un peu cet amour passionné pour l'étude qui le porta vers la vie religieuse. Il reconnaissait la nécessité de se soumettre à une règle afin d'éviter les excès.

« L'étude de l'histoire du Canada et de notre littérature l'avait rendu patriote très ardent.

« Il aimait sa patrie, je puis dire sans mesure,

ce qui le portait parfois à défendre ses convictions avec un peu trop de chaleur ».

Un confrère du Noviciat dit qu'une des grandes épreuves du Frère Valiquet, fut la privation de l'étude suivie pour laquelle il sentait un attrait irrésistible.

« Les livres étaient ses amis privilégiés. Il lisait beaucoup et avec intelligence ».

Ce désir de s'instruire avait le champ libre au Scolasticat.

Contrairement aux avis du médecin, Albert étudiait avec une ardeur égale à celle de ses confrères.

Après la préparation des devoirs de classe, il trouvait du temps pour écrire ses notes intimes, il revoyait ses auteurs de littérature et d'éloquence, passait des heures de congé à lire soit à la bibliothèque, soit à son bureau.

Quand la maladie vint le surprendre, il commençait des travaux littéraires dans le but de perfectionner son style et de donner un aliment à son imagination toujours en éveil.

Ne peut-on pas dire que ce jeune religieux aimait le travail intellectuel comme un martyr aime l'instrument de son supplice ?

On représente les martyrs portant, soit un glaive qui les a décapités, soit un gril sur lequel on les a torturés, ou tout autre objet qui a fait leur tourment.

Ainsi pourrait-on représenter cet étudiant, penché sur sa table de travail, un livre ouvert sous ses yeux et une plume à la main, et s'attachant sans relâche à ces deux objets qui faisaient à la fois ses délices et son tourment.

DÉFAUTS

Les vies les plus brillantes, étudiées dans le détail, présentent des ombres, des imperfections, parce qu'elles sont humaines.

Les esprits vifs, dominateurs, en laissent voir plus que d'autres ; mais on remarque aussi en eux des côtés plus beaux, des qualités et des vertus plus admirables.

Il y avait des ombres sur la figure d'Albert Valiquet.

Dès son enfance, il portait dans une démarche fière, sous des traits artistement taillés et dans un ton de voix autoritaire, les symptômes d'un orgueil et d'une indépendance qui lui donneront bientôt des occasions de luttes quo-

tidiennes où la vertu n'aura pas toujours la victoire.

Ceux qui l'ont connu au collège et au petit séminaire ont gardé un bon souvenir de ses qualités, mais ils se souviennent aussi de son caractère hautain, de sa raideur dans les manières, de ses paroles violentes, de ses répliques acerbes.

Il était porté à l'ambition et souffrait difficilement d'être surpassé soit à l'étude soit au jeu.

Doué de force, d'habileté, de savoir-faire, possédant de la voix, de la taille, de la souplesse, il faisait trop sentir ses qualités.

La mélancolie et même une tristesse profonde s'emparait de son âme à certaines heures : par exemple lorsque le succès ne répondait pas à ses efforts, lorsqu'une déception venait contrarier ses plans, ou même lorsqu'aux jours d'automne, une brise froide et la chute des feuilles venaient tout assombrir autour de lui.

Au collège, ces défauts se faisaient jour même dans les rapports avec les professeurs ; ce qui lui occasionna quelques fâcheuses difficultés.

« Heureusement, nous dit l'ami cité plus haut, le malaise ne durait pas, car Albert avait

bon cœur, et bientôt il reconnaissait ses torts et les avouait sincèrement.

Le trait suivant vient appuyer ces remarques :

Un jour de février 1906, il prépare avec un confrère, une escapade comme on en rencontre souvent dans la vie des écoliers.

Dans un moment d'ennui, il organise une sortie clandestine chez ses parents.

Les amis avaient compté sans la tempête qui se déchaîna juste à l'heure du départ. Si bien qu'il fallut dire adieu à la promenade et confesser timidement, que « l'homme propose et Dieu dispose. »

Ainsi se termine le récit qu'il fait à ses petites sœurs, de cette promenade manquée.

Il avoue que c'était bien insensé, et remercie Dieu de l'avoir arrêté avant cet acte d'insubordination et de folie.

Il continue : « Pour vous, mes chères petites sœurs, douces fleurs encore attachées à la tige familiale, n'oubliez pas d'être bonnes et studieuses. N'ayez jamais l'idée de vous soustraire à la surveillance de nos bons parents, vous le regretteriez.

« Si la tempête atmosphérique ne venait vous barrer le chemin, une tempête de remords

bien autrement redoutable s'éléverait dans vos cœurs innocents ».

Ses insomnies le rendaient parfois morose, Faut-il s'en étonner ? Tout autre caractère moins fortement trempé se serait découragé.

Hors de là, il se montrait joyeux, aimable, cherchant à faire plaisir en se mêlant de bonne grâce aux jeux et aux conversations familières.

Il s'étudiait beaucoup, analysait ses penchants et travaillait à corriger ce qui lui paraissait répréhensible.

La vertu avait donc un travail sérieux à faire pour pénétrer dans cette âme.

Il est aussi difficile de corriger ses défauts de caractère que de refaire son tempérament.

La condition première et essentielle d'une amélioration, c'est de se connaître ; la seconde, c'est de vouloir se corriger et de se livrer à ce travail ardu et souvent ingrat, avec beaucoup de courage, d'abnégation, et d'esprit de prière.

Ses imperfections, Albert les connaissait parfaitement, ainsi que le démontrent ses notes et ses résolutions de retraites ; il en gémissait plus que personne et tâchait de déraciner cette mauvaise herbe du jardin de son cœur.

« Il dut faire des efforts presque héroïques, dit le R. P. Benoît, Maître des Novices, pour mener la vie commune à laquelle il n'était pas habitué, et pour amender son caractère.

« Il faut dire à sa louange qu'il y réussit presque parfaitement.

« Il était d'ailleurs le premier à reconnaître ses défauts de caractère.

« Dans le monde, disait-il, j'étais un être insupportable. »

Lorsqu'il avait remporté une victoire plus éclatante dans les nombreux combats qu'il soutenait contre lui-même, il le notait d'un mot comme celui-ci : « J'ai veillé sur mes paroles, j'ai gardé mes résolutions. Mais quel renoncement il faut ! quelle violence continuelle ! Mon Dieu, aidez-moi. »

« Vous ferez des progrès en autant que vous vous ferez violence, » dit l'auteur de l'*Imitation*. Notre frère s'est fait violence tous les jours depuis son entrée dans la vie religieuse.

N'est-il pas dès lors, plus digne d'admiration que s'il eût été d'un caractère calme, pacifique, humble sans efforts ?

Il serait peut-être arrivé ainsi à la sainteté, mais sans gloire, comme l'enfant qui n'a

jamais rencontré d'obstacle, ou comme le soldat qui se tient simplement à son poste et chante ensuite une victoire chèrement payée par les combattants.

VERTUS

Le vrai religieux est un homme qui s'est *livré* lui-même, *tradidit semetipsum*, à l'exemple et pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il s'est voué à la gloire de Dieu sans réserve, sans désir humain, sans préférence personnelle, ne voulant que servir et être oublié.

Nous ne dirons pas d'Albert Valiquet qu'il a réalisé ce portrait du parfait religieux, ni qu'il a pratiqué les conseils évangéliques dans toute leur perfection. On ne peut attendre des fruits quand la fleur est si tôt moissonnée.

Mais nous pouvons démontrer qu'il avait entrepris sérieusement l'œuvre de sa sanctification par les moyens les plus efficaces.

En premier lieu, mettons l'*esprit de foi*, fondement de l'édifice religieux.

C'est par esprit de foi, ou tout au moins, pour accroître sa foi que l'étudiant est entré au noviciat.

Cette pensée revient souvent dans ses notes et dans sa correspondance :

« Je te dirai franchement que si tu as la foi, écrit-il à un ami, une foi bien convaincue, tu n'as rien à craindre dans n'importe quelle carrière.

« Ce n'est pas précisément une foi vive qui m'a fait entrer au noviciat, mais un désir ardent de connaître davantage la vérité et Jésus-Christ qui est venu l'enseigner au monde.

« Depuis ce jour-là, la lumière se fait de plus en plus vive dans mon esprit. »

Plus tard il ajoute : « Je *crois* maintenant d'une foi que je ne soupçonnais pas. Notre-Seigneur Jésus-Christ est toute mon étude, bientôt, je l'espère, il sera tout mon *amour*. »

Voilà le secret de son avancement dans les vertus religieuses.

Il se met à l'école de Notre-Seigneur, le Maître de la foi, la Lumière du monde, l'éternelle Vérité.

Il étudie Jésus-Christ dans l'Évangile et dans les meilleurs commentaires, en vue d'accroître sa foi et son amour.

« Je ne regrette pas, dit-il, de retarder d'un an l'étude de la philosophie. Après avoir savouré la vie de Notre-Seigneur, je suis convaincu que la foi vaut mieux que tous les raisonnements des philosophes.

« Ah ! on avait bien raison de nous dire, au collège : « Étudiez l'Évangile et vous deviendrez savants ! »

« Les bons souvenirs qui me sont restés du cher Novice, écrit le R. P. Benoît, c'est d'abord son grand *amour* pour N.-S. J.-C. Il en parlait longuement dans ses nombreuses lettres à ses condisciples de Sainte-Thérèse et à ses parents.

« On sentait, à cette lecture, l'impression d'un cœur pénétré de ce qu'il écrivait.

« Il s'efforçait de communiquer aux autres une étincelle du feu qui le consumait. »

Un confrère remarque que le futur Oblat s'efforçait vraiment de n'avoir d'autre idéal que N.-S. J.-C. :

« Parlait-il d'études, de projets d'avenir, de missions : sans cesse il revenait au divin Modèle. « Étudions J.-C., tout est là. Il est

« le centre, la source de toute vérité et de tout « bien ».

Un an, jour pour jour, avant sa mort, il écrivait : « Je suis de plus en plus persuadé que Jésus est la lumière du monde. Il faut marcher sur ses traces ; car l'éternité est proche et la mort frappe traîtreusement. »

Est-il étonnant, après cela, que le jeune Religieux ait fait certains progrès dans les vertus propres à son saint état ?

Saint Léon-le-Grand dit que « si Jésus-Christ vous enseigne, vous apprenez vite ce qui est enseigné. »

A l'école du divin Maître, Albert entretint et développa dans son cœur la *piété* de son enfance.

Depuis son entrée au collège, il fréquentait les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie chaque semaine.

Au Noviciat et au Scolasticat, il communiait tous les jours.

Il était dans l'admiration de ce mystère d'amour par lequel Dieu s'unit à nous pour nous enrichir de ses grâces et nous faire vivre de sa vie.

Il disait un jour à un confrère :

« Que nous sommes grands, nous qui avons le bonheur de communier tous les jours ! »

« Il a donné maintes preuves d'une piété fervente, dit le R. P. Supérieur du Scolasticat.

« Ainsi, pendant sa douloureuse maladie, ne pouvant plus se rendre aux exercices de communauté, il y assistait en esprit et s'unissait d'intention à ses frères.

« Il était fidèle à la communion quotidienne.

« Il récitait son chapelet je ne sais combien de fois par jour.

« Il se faisait lire des passages de l'Écriture-Sainte et de livres pieux.

« Sa piété procédait d'une foi très vive, d'un grand esprit de foi. Ses conversations, ses écrits respiraient la foi et la piété. »

Adorateur zélé de l'Eucharistie, c'était au pied du Tabernacle qu'il allait épancher son cœur, chercher consolation et courage dans ses chagrins et ses épreuves.

Il aimait les manifestations extérieures de la piété.

Un de ses ennuis, au Noviciat, fut d'être privé souvent de la grand'messe. Combien il

était joyeux lorsqu'aux grands jours de fêtes, les cérémonies et les chants sacrés faisaient écho à l'enthousiasme de sa piété envers Jésus Hostie.

Que de pieuses réflexions il a écrites à ce sujet :

« Une grand'messe ! c'est mon spectacle favori, mon chant préféré, c'est ma prière suprême ».

Le souvenir des dimanches et des fêtes religieuses à Sainte-Thérèse revient souvent dans ses notes, pour témoigner combien il aimait ce grand acte de religion.

La piété et l'amour de Dieu entretiennent et grandissent les affections légitimes du cœur.

Albert avait un cœur tendre, riche, débordant d'affection.

Au dire de ses intimes, et d'après les écrits qu'il a laissés, il eut beaucoup à souffrir et à combattre pour contenir dans de justes bornes les élans d'un cœur que Dieu s'était exclusivement réservé.

Heureusement, on pouvait dire de lui ce que le Fondateur des Oblats disait d'un autre

jeune homme : « Oh ! il ne peut que rester bon : il aime tant sa mère ! »

Albert conserva toujours une place de choix dans ses affections, pour ses parents, pour ses frères et ses sœurs.

Enfant, il se distinguait par des témoignages de tendresse envers ses parents et par son empressement à se rendre aimable en toute occasion et surtout aux fêtes de la famille.

Durant les années d'études, les lettres dictées par la piété filiale se succédaient chaque semaine pour répondre au besoin d'un cœur aimant, toujours inquiet du bonheur des chers absents.

Aussi, quelle joie lorsque l'étudiant revenait au toit paternel ! Il se dédommageait des longs mois d'absence, par ses amabilités envers sa famille.

Son travail, ses chants, ses lectures et des récitations variées mettaient au cœur de ses parents une légitime fierté. Plus d'une fois, il les vit s'attendrir jusqu'aux larmes, lorsqu'il disait avec chaleur et conviction tel morceau touchant de François Coppée.

Fils respectueux et soumis, il voulut avoir

le consentement de ses parents pour entrer au noviciat.

Combien vives furent ses angoisses, en cette circonstance, lorsqu'il vit les larmes de sa mère ! Larmes causées, sans doute, par la joie de donner son fils à Dieu, mais aussi par la pensée d'une séparation sans retour.

« C'est toujours émouvant de voir des pleurs, écrivait-il à un ami ; mais les pleurs d'une mère ! Oh ! ils percent le cœur d'un fils bien né.

« Quel baume pouvais-je appliquer sur cette plaie saignante du cœur de ma mère ?

« O Marie, Mère de douleurs, vous qui avez connu les déchirements du cœur dans la séparation du plus beau des fils, donnez à ma mère la force nécesssaire pour supporter l'absence d'un fils aimant.

« Depuis que la main de la Providence m'a transporté loin de mes parents, je sens combien je les aime et combien je voudrais les savoir heureux. »

Ces lignes, écrites aux premiers jours du noviciat, furent bientôt suivies de lettres et de notes aussi touchantes.

Les maladies, les séparations, la mort, viennent tour à tour fondre sur sa famille. Albert exhale son chagrin et ses filiales sympathies, en des termes qu'il serait cruel de remettre aujourd'hui sous les yeux d'une mère et d'un père dont le cœur est encore brisé par le spectacle de trois tombes, emportant, dans l'intervalle d'une année, ce qu'il a de plus cher ici-bas [1].

Ajoutons seulement cette exclamation qui montre bien l'affection portée au degré vraiment surnaturel où doit tendre toute piété filiale :

« Ah ! pauvre mère et cher père, quel bonheur ont-ils goûté dans la vie ? Toujours des chagrins, toujours des travaux, toujours des sacrifices, jamais de repos !

« Mon Dieu, vous êtes bon : préparez-leur une riche couronne dans votre paradis. »

La vie religieuse, loin de diminuer les nobles sentiments du cœur, leur donne plutôt une

---

1. Une sœur et un frère d'Albert, † 26 octobre 1907, 13 novembre 1908.

croissance nouvelle, un céleste épanouissement.

C'est ainsi que la piété filiale se développe et grandit dans le cœur de l'enfant que les pieux parents donnent à Dieu.

Il n'y a pas de bienfait plus grand, après celui de posséder des parents vertueux, que la faveur d'être élevé par des maîtres éclairés, sages et remplis de zèle pour l'accomplissement de leur sublime mission.

De même, après l'amour de Dieu et des parents, il n'y a pas de sentiment plus élevé que l'estime et la reconnaissance dues à nos maîtres.

« Si j'ai reçu la vie de mes parents, disait un ancien, mes maîtres m'ont appris à bien vivre ».

Albert avait conservé dans son cœur, une affectueuse reconnaissance pour ses maîtres et pour les deux institutions où il avait passé son enfance et sa jeunesse. Tout ce qui lui rappelait son *Alma Mater* et ses anciens professeurs avait le don de l'émouvoir, et méritait d'entrer dans ses notes journalières.

Compagnon aimable et affectueux, il se lia d'amitié avec quelques-uns de ses condisciples

choisis, vrais amis, dignes de pénétrer dans son intimité.

Ensemble ils étudiaient, discutaient et s'encourageaint à la recherche du bien et du beau.

Quand Albert les quittera pour le Noviciat, les lettres remplaceront les conversations et entretiendront un échange de pensées et de sentiments élevés.

La mort elle-même ne pourra briser ses douces chaînes ainsi que le démontrent les témoignages d'estime venus des professeurs et des condisciples du défunt.

Sous un extérieur plutôt froid avec ses confrères en religion, Albert cachait des sentiments vraiment fraternels.

« Nous formons, disait-il, une vraie famille, unie par les doux liens de la charité et du respect mutuel ».

Au départ de quelques novices pour le Scolasticat, il sent le vide dans son cœur ; mais il se console en pensant qu'il rejoindra bientôt ses frères et qu'ensemble ils se prépareront à devenir des missionnaires utiles à l'Église et à la Congrégation.

Le Noviciat est devenu son *Alma Mater* préférée.

Quand il quittera ce berceau chéri de son enfance religieuse, il écrira ses adieux à tous les objets témoins de ses joies et de ses peines, de ses luttes et de ses triomphes ; et des regrets sincères monteront de son cœur à sa plume :

« Dans quelques jours, il me faudra dire adieu à Notre-Dame-des-Anges, à tout ce qui a charmé mon cœur sur ce coin de terre béni. Je ne verrai plus cette chapelle, ni l'image ravissante de ma Mère Immaculée, qui a si souvent entendu mes prières, mes soupirs et mes chants.

« Tel est notre lot : semblables à des oiseaux de passage, nous sommes toujours à la recherche d'une *demeure permanente ; mais elle n'est pas ici-bas.*

« C'est une consolation de penser que partout le religieux trouve un père et des frères aimés et dévoués ».

DÉVOTION ENVERS LA SAINTE-VIERGE

Albert avait une foi ardente et une solide piété envers Notre-Seigneur, parce qu'il possédait une vraie dévotion envers Celle qui conduit ses enfants à son divin Fils.

Il allait à Jésus par Marie.

Nous l'avons vu favorisé, dès sa plus tendre enfance, d'une grâce toute particulière de la part de Marie Immaculée. Il n'en perdit jamais le souvenir.

Les exemples et les leçons d'une pieuse mère, de même que les coutumes établies dans sa famille contribuèrent à nourrir et à vivifier cette piété filiale envers la Mère de Dieu.

Dans une note écrite à l'âge de quinze ans, il salue le mois de mai « qui donne des feuilles aux arbres, des chansons aux oiseaux, la verdure aux prairies, l'onde riante au ruisseau, la joie au cœur, la tendresse d'une Mère à l'enfant pieux.

« Oh ! oui, je te salue, mois béni, et j'offre à Marie comme bouquet frais et odoriférant, mon cœur avec ses joies et ses peines, pour qu'elle le fasse épanouir auprès de Jésus ».

En disant « adieu à ce beau mois de Marie, source de joie et de consolation », il se propose de « toujours aimer et honorer la douce Vierge qui répand tant de grâces pendant ce mois et qui attire les cœurs par ses vertus ».

Au petit séminaire, il s'empresse d'entrer

dans la congrégation de la Sainte-Vierge et « se montre toujours digne de son beau titre d'enfant de Marie », nous dit un condisciple.

C'est cette dévotion qui lui fait choisir la Congrégation des Oblats de M. I., lorsqu'il se sent appelé à la vie religieuse.

Il proclame avec reconnaissance que c'est la Sainte-Vierge qui l'a retiré du monde et que sans les maternelles prédilections de cette bonne et puissante Mère, il n'aurait jamais pu vaincre les ennuis et le découragement causés par ses indispositions corporelles et ses combats spirituels.

« C'est la Sainte-Vierge qui me tient ici ; sans elle je retournerais dans le monde ; mais j'y serais écrasé par les remords, car je ne puis jamais oublier ce que je dois à Marie Immaculée. Elle m'a fait entrer dans sa Congrégation, elle m'y gardera jusqu'à la mort. »

Au milieu de ses accablantes nuits sans sommeil : « J'espère toujours, dit-il ; Marie Immaculée, qui tant de fois endormit son divin Fils, saura bien me faire goûter un peu de repos. »

Il célèbre avec une joie toujours nouvelle les fêtes de la Sainte-Vierge.

« Quelle bonne fête nous avons passée ! écrit-il au soir de l'Immaculée Conception.

« O Marie, non seulement vous remplissez les cieux d'une allégresse éternelle, mais vous réjouissez aussi les cœurs de vos enfants sur la terre !

« Tout le jour, nos cœurs et nos voix ont célébré les louanges et redit les grandeurs de notre Immaculée Mère. Tout le jour nos cœurs ont débordé de la joie qu'éprouvent des enfants bien nés à la fête de leur mère.

« En effet, c'est bien notre Mère du ciel que nous avons fêtée : c'est la grande Patronne de la Congrégation des Oblats.

« Quelle parenté ! quelle famille ! Oh ! qu'il fait bon vivre au sein de cette famille, guidés par la lumière de la foi, nourris du Pain des anges et protégés par la Vierge Immaculée. »

Bientôt nous l'entendrons dire sa joie de rendre le dernier soupir sous le regard de celle qui a charmé son cœur d'enfant et de religieux Oblat.

ZÈLE—CONFIANCE—HUMILITÉ

On ne sera pas étonné de trouver le **zèle** dans ce cœur où régnait l'esprit de foi et la dévotion envers Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge.

« Notre frère avait un idéal élevé, nous dit un de ses amis du Scolasticat.

« Acquérir la science de toutes manières, se familiariser avec toutes les questions religieuses, afin de pouvoir plus tard éclairer les grands et les petits, tel était le but qu'il poursuivait.

« Développer ses aptitudes littéraires en appuyant ses études sur les principes d'une saine philosophie, afin de pouvoir, à l'occasion, combattre le bon combat, c'était aussi le rêve qu'il espérait réaliser. »

Le bonheur qu'il goûtait dans la vie religieuse — car il était heureux, malgré toutes ses causes de tristesse — lui faisait désirer de voir ses anciens condisciples et autres jeunes gens venir se ranger sous l'étendard de la Croix et sous la bannière de Marie Immaculée.

« Rien ne me réjouit plus que de voir des étudiants, pleins d'avenir et de santé, quitter

fièrement le monde pour se préparer à l'apostolat. »

Vers la fin de son noviciat, il craint de ne pouvoir aborder les études du Scolasticat, à cause de sa santé. Son zèle lui inspire alors la pensée de demander à partir pour le Nord-Ouest, espérant retrouver des forces sous un nouveau climat, et se préparer, sous la direction de quelque missionnaire, aux travaux apostoliques.

N'est-il pas admirable, le courage de ce jeune homme ? Se peut-il un zèle plus pur ? Dieu devait se contenter de ses désirs ardents.

L'esprit de foi, la piété et le zèle conduisent à la **confiance** en Dieu, et cette confiance s'épanouit dans les âmes généreuses à qui Dieu offre de lourdes croix, parce qu'il leur prépare une riche couronne.

Albert était disposé à souffrir, puisqu'il était entré au Noviciat pour se *renoncer lui-même et porter la croix.*

La croix, il l'a connue dans toute sa pesanteur et il a pu la porter bravement parce qu'il savait que Dieu ne lui refuserait pas sa grâce.

Quelques citations vont mettre en lumière ces deux points.

Au début de son noviciat, il écrit à sa sœur, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame :

« Me voilà au Noviciat, enfermé avec Dieu.

« Je ne savais pas qu'il fallût tant de courage, de bonne volonté et de résignation pour se faire religieux.

« Cependant, béni soit Jésus qui m'a regardé avec bonté.

« C'est à tes prières et à celles de la famille, que je dois de n'avoir pas fait comme le jeune homme de l'Évangile, trop lâche pour suivre le divin Maître.

« Oui, si je ne me suis pas retiré, le *visage triste*, si j'ai répondu à l'appel d'en haut, c'est parce que Dieu m'a soutenu de sa grâce.

« Mais continuez à m'aider, vous dont les prières sont si agréables au divin Cœur de Jésus et à sa Mère Immaculée.

« Grâce à vos prières, j'espère persévérer.

« Je lisais hier cette parole de sainte Thérèse : « *Le plaisir de mourir sans peine, vaut bien la peine de vivre sans plaisir.* » Pensons souvent à cette vérité et songeons qu'il n'y a de vrai bonheur ici-bas qu'au service de Dieu et dans la Croix du divin Maître. »

Il se reproche, comme une lâcheté, d'avoir

donné une larme à ce monde qu'il a quitté pour embrasser la croix ; puis il ajoute :

« Votre grâce m'a soutenu, Seigneur.

« Divin Ouvrier, votre marteau m'a forgé le cœur au feu de votre amour ; et maintenant, semblable à l'enfant retrouvant sa mère qu'il croyait perdue, je me jette en vos bras et vous prie de me continuer vos divines caresses. »

Quelques jours plus tard :

« Vanités du monde, vous savez bien que je vous ai dit un éternel adieu ; pourquoi donc me tourmenter ainsi ? Oh ! laissez-moi goûter les délices que Dieu réseve à ceux qui le suivent.

« Mon Dieu, soutenez-moi. Marie Immaculée, gardez bien votre enfant. »

Combien de fois, il exhorte ses parents, dans leurs pures épreuves, à mettre une entière confiance en Dieu, « qui n'afflige que pour récompenser plus généreusement ! »

C'est encore cette confiance qui le soutiendra dans le combat final.

Une confiance si ferme ne va pas sans l'**humilité** qui se reconnaît incapable de tout bien.

Nous avons vu l'enfant, l'écolier, rempli de

lui-même, confiant en ses talents et autres dons naturels. A l'école du Cœur de Jésus et sous la main puissante et bonne de Marie Immaculée, le religieux s'est formé peu à peu un cœur humble et doux.

L'amour-propre se fera jour encore parfois, dans ses paroles et dans ses allures, mais au fond de son âme l'humilité s'est établie solidement, elle a poussé de profondes racines et elle portera des fruits.

Le noviciat fut pour Albert une leçon continuelle d'humilité.

Il connut ses défauts dans toute leur laideur et leur fit une guerre de chaque jour, s'humiliant d'être encore sujet à plus d'une défaite. Cette connaissance l'amenait à se croire sincèrement indigne de demeurer au Noviciat et d'être admis à la profession.

Il faisait la liste de ses faiblesses, de ses travers, de ses infirmités physiques et morales avec une sincérité touchante.

« Je suis incapable d'arriver au degré de perfection qu'exige la pratique des vœux et la vie de missionnaire. Il me faudra des grâces de choix et l'ordre de mes Supérieurs pour me faire avancer.

« Me donner entièrement à Dieu, moi si égoïste ; me lier de trois chaînes soudées par la volonté de Dieu et par la mienne, moi qui suis si avide de liberté ; devenir un homme de prière, moi si indifférent et si froid devant le Tabernacle !

« Quant aux vœux, ajoute-il avec bonne humeur, il n'y a guère que la pauvreté dont l'observation me sera facile : je n'ai rien et je suis à la veille *de perdre la tête* ».

Un jour qu'il est en retard pour un exercice, il s'excuse en disant :

« Je suis en retard en toute chose : dans l'instruction, dans l'éducation, au noviciat... Pourvu que je ne sois pas en retard à la porte du ciel...

« J'espère que la Sainte-Vierge m'y fera arriver à temps ».

Il remercie Dieu de lui avoir donné un directeur et des amis charitables pour supporter ses défauts et l'avertir lorsqu'il se trompe

Combien son cœur est ému en pensant qu'il a trouvé ce qu'on cherche vainement dans le monde : des amis véritables qui vous aident a vous corriger sans vous blesser !

Le Père Maître n'a pas de novice plus soumis et plus affectueux.

Pas une note irrespectueuse dans toute cette année. C'est la vénération, la confiance, la déférence aux avis de son directeur et même la reconnaissance pour les corrections qu'il reçoit.

Traitant de l'humilité, saint François de Sales a écrit : « Si je me suis laissé aller, par colère ou par quelque autre motif, à dire des paroles piquantes ou peu convenables, aussitôt je me le reprocherai vivement. Je concevrai un vrai repentir et je réparerai la faute de mon mieux ; mais aussi j'accepterai l'*abjection* qui pourra m'en revenir ».

Notre novice paraît avoir porté jusque là l'humilité, si nous en jugeons par l'exemple suivant.

Dans toutes les communautés religieuses, les fautes publiques contre la Règle et contre la charité demandant une pénitence publique.

Le coupable s'empresse ordinairement d'offrir une réparation à la Règle ou au prochain, sans attendre un signe du Supérieur.

Ce ne sera pas une tache à la mémoire du défunt de dire qu'il fut dans le cas de se punir et de venger la Règle.

Le lecteur qui est sans péché peut *lui jeter la première pierre.*

Il va nous faire connaître lui-même, non sa faute, mais sa joie dans l'humiliation qu'elle lui valut.

« Un professeur de Terrebonne nous disait un jour :

« *Remarquez bien ceci : tout péché doit être* « *expié ; toute faute se paye un jour ou l'autre.* « *Jamais vous ne manquerez à votre devoir im-* « *punément* ».

« Cette sentence, dite d'un ton solennel, m'avait vivement frappé. Depuis lors elle a souvent résonné à mon oreille comme un sévère avertissement.

« Je l'ai trop souvent, hélas! mise en oubli.

« Dernièrement, notre P. Maître nous la répétait sous une autre forme.

« Voilà qu'aujourd'hui, un exemple vient la confirmer.

« Jai fait une faute, mon vilain caractère m'a fait manquer à mon devoir.

« Il m'a fallu le *payer* en prenant mon souper dans la posture d'un homme qui demande pardon.

« Si, comme le dit Louis Veuillot, l'*homme*

n'est grand qu'à genoux, j'ai dû paraître grand ; car, courbé dans ma honte, j'avais peine à voir ce qu'on me servait. Je ne l'avais pas *volé !*

« Mais, qu'importe une faute, si l'on sait la réparer ?

« Vive la joie ! vive le noviciat ! »

Avec une humilité plus grave, il demande souvent pardon à ses confrères, pour ses impatiences et ses manques d'égard.

« Avant de mourir, dit un ami qui l'avait assisté, il me demanda pardon de ses moindres fautes, ajoutant que je ne regretterais jamais ce que j'avais fait pour lui. »

CHAPITRE V

—

FERMETÉ DANS LA VOCATION

Les pages précédentes nous permettent de constater un courage, une énergie plus qu'ordinaire dans ce jeune homme.

Nous l'avons vu entreprendre l'œuvre de sa formation intellectuelle et morale au milieu de grandes difficultés, et suivre une vocation pour laquelle il n'avait aucun attrait naturel.

Malgré ces obstacles, il répond à l'appel de Dieu, il s'enferme dans ce qu'il nomme *sa prison*, et il y reste par devoir, par conviction, parce que sa conscience le lui ordonne.

Il y souffrira le dégoût, l'ennui, la sécheresse spirituelle, les peines de l'esprit, les angoisses du cœur, les tortures de l'insomnie et d'une névralgie continuelle ; il se soumettra au règlement, à la vie commune, à la diversité

des caractères les plus antipathiques au sien propre.

Veut-on savoir avec quels accents la nature réclamait ses droits? Ecoutons une de ses plaintes :

« Je ne me sens plus le courage de continuer le noviciat, pour trois raisons :

« 1° Je suis fatigué de cette vie monotone ;

« 2° Ma santé s'affaiblit de jour en jour ;

« 3° Je suis indigne d'un si saint état.

« Je trouve ces raisons si pressantes qu'elles m'obligent de prendre une détermination immédiate. »

Humilié de cette faiblesse, il reprend aussitôt :

« Mon Dieu, ne me délaissez pas, ne me retirez pas vos grâces, ne m'écoutez pas quand je vous fais la prière déraisonnable de ne pas m'appeler à l'état religieux. »

N'y a-t-il pas dans ces sentiments si divers un trait de ressemblance avec ceux que l'Évangile nous révèle en Jésus agonisant?

« Que Dieu bénisse ma résolution, écrit-il

un autre jour, et que je n'aille pas, par un coupable abus de ses grâces, perdre une vocation qu'Il m'a inspirée pour mon salut. »

Moins heureux que lui, deux ou trois confrères durent quitter le Noviciat et retourner dans le monde.

Albert en éprouva du chagrin et craignit le même malheur :

« On entre ici avec crainte, écrit-il, on en sort triste ou joyeux, rarement content, jamais heureux.

« Deux confrères sont partis : quel sera leur sort ?...

« Quant à ceux qui restent, ils sont un peu comme sous la *Terreur :* chacun se demande si son tour ne va pas venir. »

De même qu'il acceptait de bonne humeur, les humiliations, ainsi la note humoristique résonnait au sein des souffrances les plus aiguës.

Le 15 janvier, les novices, après une longue et joyeuse course en raquettes, rentrent fatigués et bien disposés au sommeil.

— « Enfin, dit-il, je vais bien dormir... »

Voici le compte rendu de la nuit :

« Quelle déception ?...

« Hier soir, las, rompu, broyé par la fatigue, je laissais une phrase inachevée, tant le sommeil pesait sur mes paupières.

« Que pensez-vous qu'il arriva ? Que je dormis ?

« Détrompez-vous ! j'ai fait la garde toute la nuit, et ce matin l'œil au guet, l'oreille tendue, j'attends la cloche avec impatience.

« Cependant, chose consolante, je suis le plus joyeux de tous pendant le jour. C'est que Jésus m'aide à supporter ma misère, Lui qu'on a tant insulté, en la nuit de la Passion. »

Un visiteur *indiscret*, condisciple de collège, lui dit un jour : — « Tu me parais malade, ennuyé ?... Viens-t'en dans le monde... Nous n'avons qu'une vie à vivre !... Sans faiblesse, je lui répliquai : — « *Je n'ai qu'une âme à sauver.* »

(Note du 5 janvier 1907.)

Un visiteur *respectable* lui dit :

— « Vous vous plaisez bien au noviciat ?

— « Non, répond le novice : je ne *m'y plais pas.* »

A quelque temps de là :—« Vous vous plaisez bien, maintenant ?

—« Je *me plais* moins que jamais.

—« Vous allez donc sortir ?

—« Mais non ! Je ne suis pas venu ici pour *me plaire*, mais *pour plaire à Dieu* et faire sa volonté.

Durant la retraite qui précède son oblation, il se dit prêt à tout souffrir pour persévérer jusqu'à la mort, et payer de retour tant de bienfaits qu'il reçoit de Dieu, par l'entremise de la Congrégation des Oblats.

Il réfléchit sur le malheur du religieux infidèle, sur les inquiétudes et les remords qui poursuivent le transfuge jusqu'à la tombe, et il demande d'être préservé de ce malheur.

Il s'encourage à persévérer en lisant les notices nécrologiques des Oblats. Il y trouve des souffrances plus grandes que les siennes, des vies agitées, terminées par une mort douce et parfois glorieuse. Il a lu et médité cette parole de Mgr Gay à son ami mourant, le R. P. Charles Baret, O. M. I. :

« Il y a plus d'une souffrance dans la vie religieuse ; mais y eût-on souffert toute sa vie on n'eût pas payé le bonheur d'y mourir. »

Aussi quelle joie il ressent lorsque, le 8 septembre, Dieu et la Congrégation reçoivent ses serments ! Quel contentement de penser qu'il est lié pour un an à cet état de vie qu'il espère bien ne plus quitter jusqu'à la mort.

Il exprime sa reconnaissance aux deux religieuses, ses sœurs, qui ont tant prié pour sa persévérance, et il leur dit son bonheur :

« Quel beau jour que celui où l'on se donne tout à Dieu !

« On ne comprend pas cela dans le monde...

« Si j'avais mille vies, je les donnerais volontiers à la gloire de Jésus et de Marie Immaculée. »

A l'égal de sa vocation, Albert aimait la Congrégation qui l'avait adoptée et qui, mère tendre et dévouée, devait recevoir son dernier soupir et garder sa dépouille mortelle. Il l'aimait parce que, mieux que tout autre, elle répondait à ses aptitudes et à l'idée qu'il avait de la vie religieuse.

« Quel titre peut égaler celui d'*Oblat de Marie Immaculée ?* écrivait-il à un ami : et quelle Congrégation possède un champ plus

vaste et une plus belle devise : *Evangelizare pauperibus misit me.* »

Comment ce jeune homme a-t-il pu souffrir autant pour sa vocation, y rester fidèle et se dire heureux ? N'est-ce pas que l'Esprit de Force s'était emparé de son âme ?

N'est-il pas permis aussi de penser que Dieu se hâtait de façonner cette *pierre choisie*, pour la Jérusalem céleste ? Et comme la souffrance dans la vie religieuse est le moyen le plus expéditif et le plus efficace pour obtenir ce résultat, l'Artiste divin la fit tomber à coups redoublés sur cette âme.

Mais en même temps qu'il la taillait et la polissait ainsi, Il la remplissait de grâce et de force pour le jour prochain de l'ascension vers les sommets éternels.

FERVEUR

Une vocation payée par tant de souffrances ne pouvait se contenter de la routine et de la tiédeur.

Le code de perfection évangélique qu'est la Règle des Oblats, ne restait pas lettre morte pour l'ardent novice.

Dès son entrée au Noviciat, il entreprit l'œuvre de sa perfection et ne cessa de désirer ardemment de parvenir au degré *inconnu* où Dieu l'appelait.

Nous l'avons vu luttant contre ses défauts et déployant toute l'énergie possible pour s'affermir dans l'esprit de sa vocation.

Vers le milieu de son noviciat, il se demande quels progrès il a faits depuis qu'il a quitté le monde. Il se reproche encore plusieurs penchants mauvais et se propose de les combattre avec plus de courage, et de travailler ferme à l'acquisition des vertus contraires.

Il s'attaque particulièrement aux défauts extérieurs :

« J'éviterai de paraître triste ;

« Je dois être avenant avec tous mes frères, quoiqu'il m'en coûte ;

« Je veux m'efforcer d'être plus discret et plus réservé dans mes conversations.

« Je me rappellerai la présence de Dieu, au son de l'horloge et à chaque exercice nouveau. »

Il s'excite à la ferveur par l'exemple de ses frères :

« C'est vraiment un plaisir de voir des âmes

si ferventes pour Jésus-Christ. J'en reçois une poussée qui m'aide à marcher courageusement dans la voie des sacrifices où je me suis engagé.»

Lorsqu'il reçoit la bonne nouvelle de son admission aux vœux d'un an, il est comme saisi de confusion en réfléchissant qu'il a fait si peu de progrès dans les vertus religieuses.

Il comprend tout ce que renferme d'indulgence et de bonté, de la part de Dieu et de ses Supérieurs, ce jugement favorable.

En conséquence, il s'applique à se rendre plus digne de cette grande faveur.

« Il ne me reste que trois mois de noviciat, écrit-il : ce n'est pas trop pour dompter un seul défaut et acquérir une vertu. »

A la retraite du mois d'août, il écrit les résolutions suivantes :

« 1° Ne pas parler de moi, ni en bien ni en mal ;

« 2° Éviter la contestation, et faire des excuses pour la moindre parole offensante ;

« 3° Observer le silence plus parfaitement ;

« 4° Converser indistinctement avec tous mes frères ;

« 5° Faire le chemin de la Croix tous les mardis pour obtenir la fidélité à ces résolutions.

« 6° Chaque fois que je manquerai à l'une d'elles, je réciterai cinq *Ave Maria* pour les âmes du purgatoire. »

Il reconnaît candidement que la grâce n'a pas été stérile dans son âme :

« Autrefois, dit-il, je ne pouvais souffrir la contradiction ; j'aimais la solitude et la rêverie.

« Aujourd'hui, je supporte qu'on pense autrement que moi ; je me suis fait à la vie commune, et ma seule rêverie c'est la méditation.

« Voilà ce qu'a fait la grâce de Dieu, et j'espère qu'elle ne s'arrêtera pas là ».

Le grand moyen de perfection pour le religieux, c'est la règle qu'il a embrassée. Albert aimait, étudiait et observait sa Règle comme l'Évangile dont elle est le résumé, en ce qui regarde la perfection.

N'avait-il pas une haute estime de sa Règle, lui qui disait à un ami, la veille de sa mort : « Je demande pour vous au bon Dieu, que vous soyez un saint religieux.

« Habituez-vous à être un homme de Règle :

ce sera pour vous une grande consolation, au moment de la mort ».

Au témoignage de ses supérieurs et de ses confrères, il a été lui-même un homme de Règle jusqu'au dernier jour de sa vie.

Aussi pouvons-nous affirmer que ce jeune religieux parvint à ce degré de perfection relative, qui faisait espérer la réalisation de cette parole de nos Saints Livres : « *Heureux l'homme qui attend de vous, Seigneur, son secours ; qui a disposé dans son cœur des degrés pour s'élever, en traversant cette vallée de larmes, jusqu'au séjour glorieux qui lui est destiné* » (Ps. 83).

Scolasticat Saint-Joseph.—Cottage, jardin, allée du cimetière

CHAPITRE VI

—

LA DERNIÈRE MALADIE — LA MORT

Bientôt, dans le beau ciel, je vais aller te voir !
Toi qui viens me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor... Mère, voici le soir !
(Sr Thérèse de l'Enf. J.)

Albert résidait au Scolasticat depuis cinq mois.

Tout allait bien dans les études, dans la piété, dans l'observation du règlement et même, en apparence du moins, dans la santé.

Il souffrait encore pourtant de névralgies et d'insomnies à peine connues du R. P. Supérieur.

Le 12 janvier 1908, celui-ci lui avait recommandé d'éviter l'isolement, de prendre une part plus active aux jeux athlétiques, de se reposer et de régler le travail de l'esprit.

— « Si vous avez des inquiétudes, des cha-

grins, ou quelque malaise, revenez souvent me voir », ajouta-t-il en le congédiant.

Ces paternels avis furent assez bien observés.

Le Frère se livrait au jeu et à la promenade, parfois même avec trop d'entrain.

Le 17 février, jour anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles, après une récréation trop violente et trop prolongée pour ses forces, il eut une forte hémorragie de poitrine, suivie de fièvre, d'une toux opiniâtre et de grande prostration.

Tout portait à croire que la phtisie s'était emparée des poumons et qu'elle aurait vite raison de ce tempérament miné par les fatigues et les indispositions des années passées.

Le médecin, consulté dès la première crise, fut d'avis que le cas était des plus graves. Il n'épargna aucun moyen d'enrayer le mal.

Après quelques jours, il n'y avait plus de doute sur l'issue fatale et prochaine.

« La maladie trouva notre cher Frère un peu revêche, dans les premiers jours, raconte un ami.

« Elle venait si cruellement déjouer ses plans, ses espérances, entraver le désir de poursuivre ses études et de devenir missionnaire !...

« Le malade se soumit cependant à la volonté de Dieu. Il versa des larmes, mais son esprit de foi lui fit remettre sa vie entre les mains de la Providence.

« Sa grande tristesse, quand il se vit alité, fut la perspective de renoncer à la vie religieuse. Il manifesta plusieurs fois préférer mourir que d'être privé du bonheur de se consacrer à Dieu.

« Sa vie nous avait déjà dévoilé beaucoup de ses trésors intimes ; la maladie les mit plus à découvert. Sa sérénité en face de la mort, son union et sa conformité de vouloir avec Dieu, nous édifièrent beaucoup.

« Dans leurs visites souvent renouvelées, ses confrères l'engageaient à souffrir en union avec notre Sauveur, à mêler son sang au Sang divin répandu sur la Croix. Il aimait ces exhortations.

« Un des premiers matins qu'il ne put descendre pour assister à la messe, un Père lui ayant donné la sainte Communion dans sa chambre, nous dit que le malade reçut Notre-Seigneur les larmes aux yeux, exprimant à haute voix ses effusions de reconnaissance et d'amour. Les Religieux présents en furent édifiés.

« Il a raconté un jour, un de ses rêves :

« J'étais mourant, au bas d'une haute échelle « de lumière. Des anges en grand nombre et « des religieuses en faisaient l'ascension. Je « leur demandai : — Quand viendrez-vous me « chercher ? — « Prends patience : tu n'en es « pas encore digne. »

« C'est un rêve ; mais il démontre le sérieux et l'élévation des pensées du malade.

« Sa bouche ne pouvait pourtant pas les traduire sans y mêler un sourire et même de la gaieté.

« Il ne fut jugé digne de gravir l'échelle mystérieuse adossée aux murs du paradis, qu'après de longs jours de souffrance et d'attente résignée. »

Le malade resta quatre semaines sous le coup des premières hémorragies, toujours faible et flévreux.

Les soins médicaux lui furent prodigués avec une tendresse, je dirai maternelle, par la communauté. On essaya même le traitement à l'air froid dans le cottage du jardin. Mais rien ne put arrêter la marche de la mort.

Trois lettres du R. P. Supérieur à la famille du malade, contenaient, avec l'avis de la mala-

die et de ses progrès, les trois notes consolantes de *calme, résigné, parfaitement préparé.*

Son père et quelques autres membres de sa famille vinrent le voir. Tous rapportèrent de ces visites l'édification qui se dégageait de la piété, du calme et de l'humeur joyeuse du malade.

Un de ses oncles écrit à ce propos :

« Pendant toute sa maladie, le jeune homme a montré beaucoup de résignation.

« Comme je le disais au R. P. Supérieur : c'est une grande consolation pour ses parents de le savoir si bien préparé et entouré de tant de soins.

« Je le faisais observer également à un ami, à qui je parlais de cette fin précieuse devant Dieu : c'est presque un plaisir de quitter le monde en de semblables dispositions.

« Il ne m'en coûterait pas de partir pour le grand voyage, si j'étais aussi prêt à rencontrer mon Juge. »

Nous reproduisons ici, avec reconnaissance, les notes prises par le R. P. Supérieur durant les derniers jours :

« *Lundi, 16 mars.* — Depuis quelques jours, l'état de notre cher malade paraissait s'amélio-

rer ; mais pendant la nuit, il se trouva beaucoup plus mal.

« On lui donna la sainte Communion à deux heures.

« *Mardi, 17 mars.* — La matinée a été très mauvaise.

« Vers trois heures de l'après-midi, il est pris d'une forte hémorragie. Le médecin prescrit les traitements les plus énergiques : rien ne réussit.

« L'hémorragie continue pendant douze heures.

« L'état du malade est extrêmement pénible.

« Sa patience et son courage font l'admiration de tous.

« Il écoute avec émotion la lecture d'une lettre de sa sœur, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame.

« Vers sept heures du soir, il me demande avec calme, de vouloir bien lui donner l'Extrême-Onction, ajoutant : « Je n'en ai pas pour « longtemps... Merci de tout ce que vous faites « pour moi. »

« Quelques minutes plus tard, il disait : « Mon « Dieu, que je serais heureux de mourir main- « tenant ! Pourtant, je n'ai encore rien fait « pour le bon Dieu. »

« Ces sentiments de résignation, de reconnaissance et d'humilité revenaient souvent sur ses lèvres pendant tout le cours de sa maladie.

« Je fis venir son confesseur.

« Bien qu'il eut déjà fait une confession préparatoire à la mort, il voulut de nouveau recevoir l'absolution pour se préparer au sacrement de l'Extrême-Onction.

« Il renouvela ensuite les actes de foi, d'espérance et de charité ; prononça lentement et avec ferveur plusieurs invocations à Jésus, à Marie, à saint Joseph.

« Souvent il demandait pardon et appelait Marie Immaculée à son secours.

« A neuf heures, je lui administrai l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière, en présence d'une douzaine de Pères et de Frères scolastiques.

« Le malade était calme.

« Il répondait aux prières, se frappait la poitrine au *Confiteor*, faisait le signe de la croix avec nous.

« Après cette cérémonie, je lui permis, au nom de la Congrégation, de prononcer ses vœux perpétuels, *comme à l'article de la mort.*

« Il s'était préparé à ce grand acte depuis quelques jours.

« Avec quel empressement et quelle ferveur il répondit *Amen* à la formule de profession que je lus en son nom, pour lui en épargner la fatigue.

« Quand je lui remis sa croix d'Oblat, il la pressa sur ses lèvres et se mit à pleurer de joie.

« Après quelques instants, je lui dis : « Vous « serez heureux, n'est-ce pas, de mourir Oblat « de Marie Immaculée ? » — « Oh ! oui... »

— « Vous demandez pardon à vos frères, des « petites peines que vous avez pu leur causer ?

— « Oui, oui, à tous. »

« Puis, levant les mains et les yeux au ciel, il s'écria avec un accent inoubliable :

« Mon Dieu, que vous êtes bon ! »

« *Mercredi, 18 mars.*—Vers trois heures du matin, l'hémorragie cesse, le malade repose.

« A neuf heures, il reçoit le saint Viatique.

« Il exprime l'espoir que saint Joseph va venir le chercher le lendemain, jour de la fête de ce bienheureux Patriarche.

« *Jeudi, 19 mars.*—Il est moins abattu et peut parler plus facilement. « C'est possible « que je vive encore des mois... C'est bien « long... Mais, maintenant que j'appartiens

« tout au bon Dieu par mes vœux, je m'en « remets à sa sainte volonté plus que jamais ».

« Je lui fais remarquer qu'il a toujours sous les yeux sa croix d'Oblat :—« Oh ! oui, ma « croix !... Tenez, la nuit, quand je ne dors « pas, que je tousse, que je souffre, je la prends, « je la baise et cela me soutient ».

« A tout venant, il parle de ses vœux, de sa croix. « Voyez, dit-il à un compagnon de « noviciat, comme il est avantageux d'être « malade : j'ai déjà fait mes vœux perpétuels, « tandis que vous n'en êtes qu'aux vœux d'un « an ».

« Les jours suivants, il parut moins faible et le médecin prononça quelques paroles d'espoir.

« *Mercredi, 25 mars.*—Le cher malade peut se lever et marcher jusqu'à la chapelle.

« Il me dit, tout joyeux : « J'ai eu le bon- « heur d'aller fêter l'Annonciation ! »

« *Vendredi, 27 mars.*—Il est beaucoup plus mal. Le médecin croit que les tubercules ont infecté le sang et tout l'organisme.

« *Samedi, 28 mars.*—L'état du malade va s'aggravant. Il a des moments de délire ; il peut toutefois recevoir la sainte Communion.

« *Dimanche, 29 mars.*—Peu ou point de changement.

« Je vais écrire à vos parents, lui dis-je ; avez-vous quelques pensées à leur communiquer ? —« Oh ! dites-leur que je les aime beaucoup, « que le bon Dieu a jeté sur eux des regards de « complaisance dans leurs épreuves ; que je « leur souhaite à tous la persévérance finale, le « bonheur du ciel... Adieu ! »

« Un peu plus tard je lui remis une lettre d'un ami de Sainte-Thérèse et lui demandai : « Que voulez-vous faire dire à ces bons amis de « Sainte-Thérèse ? »

—« Veuillez leur dire dans quel état je me « trouve. Je les remercie de la sympathie « qu'ils m'ont témoignée au Noviciat et ici. « Ils ont bien raison de me féliciter d'être « Oblat de Marie Immaculée, je leur fais mes « adieux et leur promets de ne pas les oublier « au ciel ».

« *Lundi, 30 mars.*—Le médecin le trouve plus mal.

« Dans ses moments de délire, le malade parle constamment de ses vœux, de sa Croix, de la sainte Communion.

« Dès qu'on lui suggère des oraisons jaculatoires, il se calme et les répète pieusement.

« *Mardi, 31 mars.* — Il demande l'absolution et reçoit la sainte Communion. Un prêtre se tient à ses côtés jour et nuit.

« *Mercredi, 1er avril.* — La nuit a été très mauvaise. Aujourd'hui, il est plus calme et plus faible.

« Il a souvent des moments de lucidité. Il baise son scupulaire, sa croix, et répète dévotement des oraisons jaculatoires. »

Un autre témoin ajoute ceci :

« Après un acte de contrition prononcé pieusement : « O Jésus, dit-il avec conviction, « oui... enfin... vraiment... vous avez trouvé « le chemin de mon cœur. »

« C'est une des dernières paroles qui sortirent de ses lèvres avec une apparence de raison. Ensuite, ce fut pour nous le mystère de la mort, mystère plein d'espérance, sous le regard de Celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.* »

L'intelligence se voilait, les idées ne s'enchaînaient plus ; mais le cœur battait encore pour Jésus, l'unique amour de l'agonisant.

Les mots entrecoupés étaient des prières, des élans de piété, des actes d'humilité.

Jeudi, le 2 avril, vers une heure du matin, après une dernière absolution, pendant que le R. P. Supérieur récitait les prières des agonisants, entouré de plusieurs Pères et Frères à genoux, le jeune Oblat cessa de prier et de presser sa croix ; les assistants en conclurent qu'il avait cessé de vivre ; et de fait, dans le même instant, son âme purifiée, sanctifiée par la souffrance et par la grâce, paraissait devant Dieu.

SUFFRAGES ET DERNIER ÉLOGE

Les premières clartés du jour adoucirent la tristesse qui se répandit dans les cœurs à l'annonce de ce décès.

Étendu sur son pauvre lit funèbre, sa croix et son chapelet entre les doigts, le Religieux semblait prier encore. La beauté et la douceur de ce front que la mort avait touché et comme transfiguré, symbolisait le repos de l'âme rendue au terme de son voyage.

Pendant deux jours, les messes, les communions, les prières ininterrompues, montèrent vers Dieu, à l'intention de l'âme bien-aimée.

En même temps, la nouvelle du décès allait demander des centaines de messes dans les

quinze communautés des Oblats de la Province.

Au Séminaire de Sainte-Thérèse, la bienvieillance des Directeurs, et l'amitié des élèves accordait deux services funèbres et un grand nombre de communions pour le repos de l'âme de l'ami dévoué jusqu'au dernier soupir.

Monsieur le chanoine L.-A. Jasmin, supérieur, empêché d'assister aux funérailles, voulut bien exprimer ses regrets. Ses aimables paroles seront le dernier éloge qu'il convient d'entendre. Nous voudrions y ensevelir la douce mémoire du défunt :

« J'ai gardé un excellent souvenir de ce cher Albert. Je le savais religieux au fond de l'âme et j'espérais qu'il ferait un très bon Oblat, prêt à tous les dévouements. Je n'ai pas manqué de recommander son âme à Dieu et j'ai été heureux de voir nos élèves assister pieusement et faire la sainte Communion en si grand nombre, aux deux services chantés dans notre chapelle à son intention.

« Je rappellerai à ses confrères, au cours de la retraite de vocation, l'état de vie qu'il avait embrassé, pour longtemps, espérait-il, et celui que le bon Dieu vient de lui donner pour l'éternité. »

Les condisciples du défunt reçurent du R. P. Charlebois les détails de cette mort édifiante. Ils s'en montrèrent reconnaissants dans une lettre écrite au nom de tous, par M. Albert Valois. On y lit entre autres choses agréables, les lignes suivantes :

« Ces notes intéressantes nous montrent l'instabilité des choses humaines, la brièveté de la vie et la bonté de Notre-Seigneur pour ceux qui veulent le servir généreusement.

« Les paroles pleines de foi et de ferveur prononcées par notre confrère mourant, ces saintes ardeurs qui lui faisaient désirer la mort ; tout cela nous a enthousiasmés pour la cause de Notre-Seigneur, et nous a fait prendre des résolutions fermes et sincères de travailler pour Dieu et pour la sainte Eglise. »

AU TERME

Les funérailles eurent lieu, le samedi, 4 avril, dans l'église paroissiale de la Sainte-Famille, desservie par les Pères du Scolasticat.

« La cérémonie a été grave et touchante, raconte un ami, confrère du défunt au Noviciat.

« Avant le départ pour l'église, la croix de bois noir remplace celle de l'Oblation dans les mains du trépassé.

« Il est huit heures ; on procède à la levée solennelle du corps. Le confesseur du défunt, le R. P. Duvic, préside avec diacre et sous-diacre.

« La procession se met en marche, la croix en tête, suivie de la communauté en habits de chœur, de douze frères porteurs du corps, et des parents.

« Par une exquise délicatesse, on a voulu que les porteurs et les servants fussent tous des compagnons du défunt au Noviciat.

« L'église a revêtu sa grande toilette de deuil.

« La chorale du Scolasticat rend très bien la messe solennelle de Requiem.

« A l'Offertoire, un *De Profundis* harmonisé remue vivement tous les cœurs.

« Qu'avec ferveur nous offrons l'Hostie sainte pour le repos de l'âme bien-aimée !

« Des membres de la famille reçoivent la sainte Communion.

« *Libera, Libera !* Oh ! oui, qu'elle soit libérée, ton âme, cher ami ; que Dieu lui accorde paix et bonheur !

« *In Paradisum*... Que les anges te conduisent en Paradis...

« La funèbre procession reprend sa marche, au tintement des cloches ; elle passe en face du Scolasticat, ce sanctuaire de l'étude et de la piété où l'on est si heureux ! « C'est un paradis terrestre », disait encore notre ami, quelques jours avant sa mort.

« Nous voilà au terme du *pèlerinage*.

« Une dernière prière, un dernier chant d'adieu ; le cercueil descend dans la fosse. C'est la dernière victoire de la mort. Tu ne saurais aller plus loin, ô mort !

« Au-dessus de toi, malgré toi, ta victime triomphe ; elle est avec Celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.*

« Dormez, cher Frère, dans cette terre sainte, à l'ombre de la croix, à côté des Tabaret, des Boisramée, des Vincent et de tant d'autres qui attendent comme vous la glorieuse résurrection.

« Une humble croix dira votre nom aux nouveaux venus. Pour nous, votre mémoire, votre fraternelle amitié, vos exemples de résignation, de foi, de force dans l'épreuve, d'attachement à la famille des Oblats, sont à jamais gravés dans nos cœurs ».

*
* *

Le désir le plus ardent de ce jeune Religieux, depuis son entrée au Noviciat jusqu'à son dernier soupir, fut de connaître Notre-Seigneur et d'amener les âmes à cette connaissance qui surpasse toute science humaine.

Dieu s'est contenté de ses désirs et de ses souffrances.

Puisse cette notice suppléer quelque peu à l'apostolat qu'il ambitionnait, lui susciter des imitateurs, et répandre dans les âmes, avec le parfum de ses vertus, les leçons d'une existence que nous voulions disputer à l'oubli.

Notice sur la Congrégation
DES MISSIONNAIRES OBLATS
de Marie Immaculée

S. G. Mgr Augustin Dontenwill
Supérieur Général de la Congrégation des O. M. I.
Résidant à Rome

NOTICE

SUR LA CONGRÉGATION

DES

MISSIONNAIRES OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

QUÉBEC
TYP. LAFLAMME & PROULX
1909

NOTICE

SUR LA CONGRÉGATION DES

MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

—

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée est née d'une pensée de zèle pour le salut des classes pauvres et laborieuses.

M. l'abbé de Mazenod, plus tard évêque de Marseille, l'établit en 1816.

Afin de remédier aux maux et à l'état déplorable causés par la Révolution, parmi le peuple, il s'adjoignit quelques prêtres zélés qui, ayant à cœur leur propre sanctification, l'amour de Dieu et des âmes, se donnèrent tout entiers à l'évangélisation des classes les

plus déshéritées des biens spirituels et temporels.

Dieu bénit visiblement la Société naissante. Dix ans après sa fondation, elle prenait rang parmi les instituts reconnus par l'Église.

Le 17 février 1826, N. S. P. le Pape Léon XII approuvait solennellement les Règles et Constitutions des Missionnaires de Provence et leur donnait le nom de *Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* [1].

***

Deux sortes de membres forment cette Congrégation : les prêtres — ou ceux qui se préparent à le devenir — et les frères convers. Les uns et les autres sont liés par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, puis par le vœu de persévérance qui les confirme dans leur saint état et les protège pendant toute la vie, contre les dangers de l'inconstance.

Tout religieux doit être un homme de prière. Aussi l'Oblat doit-il considérer comme sa principale occupation et savourer comme l'une de ses plus douces jouissances ses longues heures

1. Oblat, du latin *oblatus*, signifie « offert, consacré, immolé. »

d'entretien avec Dieu. Debout à cinq heures du matin, il est bientôt après au pied des autels. Il y passe trois quarts d'heure en oraison. A plusieurs reprises durant le jour, la communauté se réunit encore en présence de Jésus-Hostie, pour l'examen particulier, un quart d'heure avant-midi ; pour la récitation du chapelet pour l'oraison, pendant une demi-heure, avant le repas du soir ; puis la prière qui vient clore les exercices communs de la journée.

La psalmodie du saint office réunit encore la communauté trois fois le jour.

L'Oblat, prêtre ou scolastique, doit occuper tous ses loisirs à l'étude, s'efforçant d'acquérir toutes les connaissances requises pour l'accomplissement de ses devoirs d'état, tandis que le Frère convers se livre aux travaux manuels ou à toute autre occupation qui convient à son état ou que lui prescrit l'obéissance.

***

L'Oblat n'est pas un religienx contemplatif, il est missionnaire, et, tout spécialement, missionnaire des pauvres. C'est ce que lui rappelle sa devise : *Evangelizare pauperibus misit me. Il m'a envoyé pour évangéliser las pau-*

vres. Il doit donc être enflammé du zèle apostolique. Comme saint Panl, il doit être prêt à donner le meilleur de son intelligence et de son cœur, prêt à sacrifier ses biens, son repos, sa santé, sa vie même pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Il est immense, aujourd'hui, le champ ouvert au zèle du missionnaire Oblat.

Sa mission, comme celle des Apôtres, s'étend jusqu'aux confins du monde. Dès que la voix de l'obéissance a parlé, il doit être prêt à quitter parents, amis, patrie, prêt à s'exiler sur la terre étrangère. Ils sont nombreux, chaque année, ceux que la voix autorisée de notre Très Révérend Père Supérieur Général disperse aux quatre coins du globe. Ils traversent les océans ; ils passent en Asie, dans l'île de Ceylan, en Afrique méridionale ; dans tout l'Ouest canadien jusqu'au Yukon et à la baie d'Hudson.

***

Nos missions d'Amérique comptent quatre provinces et six vicariats. Ce sont là autant d'administrations distinctes, comprenant, chacune, un certain nombre de communautés ou d'établissements soumis à un supérieur régio-

nal, appelé Provincial ou Vicaire de mission, lui-même soumis au Supérieur Général.

Les Oblats des Etats-Unis sont divisés en deux provinces, l'une au nord, l'autre au sud-ouest. La première a son centre dans la ville de Buffalo. Elle comptait, en 1907, 45 Pères et 11 Frères convers répartis en neuf communautés distinctes.

La seconde province américaine a sa maison-mère à San-Antonio, Texas. Elle comptait, en 1907, 42 Pères, 15 Frères scolastiques et 14 Frères convers, formant neuf communautés distinctes.

La province du Canada comprend les communautés établies dans les provinces civiles de Québec et d'Ontario. Elle est la première en Amérique par l'ancienneté et par l'importance de ses œuvres.

C'est en 1841 que les Oblats vinrent se fixer dans le diocèse de Montréal, à la demande de Mgr Bourget.

Depuis cette époque, les Oblats se sont multipliés sous le souffle de l'Esprit-Saint et sous la protection de Marie Immaculée.

La province du Canada (Québec et Ontario) compte plus de 260 religieux Oblats répartis en quinze maisons dont quelques-unes

sont des centres d'évangélisation pour les Indiens de la province civile de Québec.

Nos maisons de Montréal, de Québec et du Cap-de-la-Madeleine hébergent une vingtaine de missionnaires dont l'occupation principale et presque unique est le ministère des retraites dans les paroisses, les communautés et les maisons d'éducation.

Pour combler les vides que la mort fait dans nos rangs, ponr remplacer ceux dont l'âge et les infirmités viennent paralyser le zèle et arrêter l'activité, il faut de nouveaux ouvriers évangéliques.

Le Canada-Français n'est-il pas le boulevard de l'Église, et ne doit-il pas être le premier porte-flambeau de la foi catholique, dans les provinces qui forment notre Dominion ? N'a-t-il pas la mission, non seulement de garder cet héritage incomparable que les générations passées lui ont transmis, mais encore la mission de le conserver aussi à ceux de ses enfants qui se transportent, soit dans les provinces où domine l'hérésie, soit dans la république voisine ? N'a-t-il pas encore la mission d'accomplir au moins sa large part pour conserver à l'Église ces groupes de catholiques qui viennent de partout se fixer sur notre sol ; pour amener au

culte du vrai Dien ces restes de tribus sauvages qui, tout près de nous, languissent encore dans les horreurs de la barbarie et les ténèbres de l'infidélité ?

Nous voyons, en 1907, six évêques et trois cents prêtres oblats occupés à ce travail d'évangélisation, soit dans l'ouest du Canada, soit au nord et au sud des Etats-Unis. C'est là un puissant bataillon, assurément, pris dans son ensemble ; cependant, qu'on le remarque, les Canadiens n'y figurent pas suffisamment.

N'avons-nous pas lieu de nous demander si nous faisons notre part de travail dans le champ de l'apostolat ouvert dans notre pays même, ou à nos portes sur le territoire des États-Unis ; si nous sommes fidèles, dans la mesure voulue par la Providence, à notre vocation de peuple apôtre ? Maintenant que nous voyons notre mère patrie, la pauvre France, accablée par la persécution, paralysée dans son zèle, impuissante à continuer de par le monde sa mission évangélisatrice, nous ses fils, héritiers de sa foi, ne devons-nous pas considérer comme un devoir sacré, ambitionner comme un honneur incomparable d'accomplir une tâche importante dans l'œuvre des missions étrangères !

Du sein de nos collèges classiques, qui abritent une populeuse jeunesse, ne devrait-il pas se lever de plus nombreux essaims de jeunes apôtres prêts à entreprendre de lointaines conquêtes pour la patrie des âmes ?

A notre époque, on ne compte plus les distances et il semble qu'il en coûte peu de s'expatrier. On émigre pour faire fortune, on émigre pour se fixer sur une terre plus hospitalière, on émigre, attiré par l'appas d'avantages tout matériels. Mais n'est-elle pas mille fois plus noble, plus digne des grandes âmes, l'émigration qui a pour but d'étendre le règne de Jésus-Christ ? Ce fut celle des premiers Français qui vinrent coloniser le Canada ; ce fut celle, surtout, des premiers Apôtres. Eux n'avaient pas nos facilités de parcourir le globe, mais le feu de la charité les embrâsait. Charité pour Dieu, charité pour le prochain. Charité qui porta missionnaires et martyrs jusqu'aux extrémités de la terre ; charité qui donna au monde l'Église catholique.

Ces dernières réflexions sont extraites de la « Bannière de Marie Immaculée », organe du Juniorat des Oblats, année 1907.

600, rue Cumberland,
Ottawa.

Adresse du R. P. Maître des Novices O.M.I.:

Lachine Locks,
Que.

Station voisine du Noviciat, par les trains de la gare Windsor :

Highland.

Adresse du Noviciat des Etats-Unis :

Tewksbury Centre,
Mass., U. S.

Adresse du Juniorat :

348, Porter Ave.,
Buffalo ~~New York~~, U. S.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

I.—Naissance et première éducation..... 13
Au Collège de Terrebonne..... 15
Au Séminaire de Sainte-Thérèse..... 19
II.—La vocation religieuse..... 23
III.—Le Noviciat..... 33
Au Scolasticat..... 41
IV.—Qualités—Défauts—Vertus..... 45
Esprit de foi..... 60
Amour de Jésus-Christ..... 62
Piété envers Dieu..... 63
Piété filiale..... 65
Affection envers ses maîtres et ses condisciples..... 69
Dévotion envers la Sainte-Vierge..... 71
Zèle—Confiance—Humilité..... 75
V.—Fermeté dans la vocation..... 85
Ferveur..... 91
VI.—Dernière maladie—Mort..... 97
Suffrages et dernier éloge..... 108
Au terme..... 110

FERD.-AUG. GRENIER, O. M. I.

A.-N. VALIQUET, O. M. I.

BIOGRAPHIE

DU RÉVÉREND

PÈRE F.-A. GRENIER,

O. M. I.

ANCIEN CURÉ DE SAINT-SAUVEUR DE QUÉBEC

Le Prêtre est un saint qui recrute et forme des saints pour l'éternité.
(R. P. Eug. Baffie, O. M. I.)

QUÉBEC
Imprimerie de L'Action Sociale, limitée
103, rue Sainte-Anne, 103

1910

Permis d'imprimer,

† Paul-Eugène, év. d'El.
Admin. dioc. Qué.

APPROBATIONS

L. J. C. ET M. I.

Maison St-Pierre,

Montréal, le 12 janvier 1910.

Au Révd Père A. N. Th. Valiquet, O. M. I.

St-Sauveur de Québec.

Révd et cher Père,

J'ai parcouru rapidement la notice biographique de notre regretté Père Grenier. Je vous félicite de l'avoir faite si belle, si édifiante et si complète; je vous félicite surtout de l'avoir faite si vraie.

Vous avez bien connu le Père Grenier et vous l'avez beaucoup aimé. Il n'est donc pas étonnant que vous ayez dit de lui des choses tout à fait de nature à consoler ceux qui pleurent encore son départ.

J'en suis bien convaincu, le travail qui est sorti de votre intelligence et de votre cœur fera du bien, il sera un sujet de consolation et d'édification pour tous ceux qui le liront et surtout pour ceux qui ont eu l'avantage de connaître le vénéré défunt.

De tout cœur, je bénis cette notice et je demande à notre Immaculée Mère de la bénir ainsi que son charitable auteur.

Bien à vous en N. S. et M. I.

J.-N. Dozois, O. M. I.,
Provincial.

J'ai lu attentivement et avec le plus grand intérêt le travail du R. Père A.-N. Valiquet, sur notre regretté Père Ferdinand Grenier dont la mémoire est chère à tous ceux qui l'ont connu.

La lecture de cette petite brochure fera du bien, je n'en doute pas, à tous les lecteurs, mais surtout aux paroissiens de St-Sauveur de Québec, où le Père Grenier a passé tant d'années.

J.-H. Perreault, ptre, o. m. i.

DÉCLARATION

L'auteur de cette biographie déclare qu'en relatant quelques faits merveilleux, il ne leur attribue qu'une certitude naturelle, ne voulant en aucune façon devancer les jugements de l'Eglise à qui il soumet respectueusement cet écrit.

PROLOGUE

Il y a sept ans que le Révérend Père Grenier O. M. I., a disparu, laissant le plus suave souvenir dans les cœurs de ses anciens paroissiens et de ses frères en religion, dans des milliers d'âmes qu'il a éclairées, consolées, fortifiées dans le bien.

Beaucoup regrettaient de ne pas revoir sa douce figure et le tableau de ses vertus.

Les pages qui suivent ne répondent pas complètement à l'attente générale. Elles sont du moins une première assise d'un monument qui voudrait grandir et braver les menaces du temps.

En essayant de faire *refleurir cette vie,* je veux simplement protester contre un silence qui allait se perpétuer autour des œuvres et des vertus du bon P. Grenier.

A des fils spirituels qui n'oublient pas, à des âmes reconnaissantes, il faut plus que la modeste croix du cimetière, et le portrait qu'on vénère dans la plupart des familles de Saint-Sauveur.

Je leur offre ce résumé de la vie et des travaux apostoliques d'un bienfaiteur dont *la mémoire ne saurait périr* : *In memoria aeterna erit Justus.* (Ps. 111-6).

Toutes les personnes à qui j'ai fait connaître le projet d'écrire cette biographie, m'en ont exprimé leur satisfaction. Une d'elles a même avoué son intention de faire ce travail :

« Si un jour, me disais-je, je puis aligner mes idées, quelle excellente occupation que de tirer de l'oubli cette figure de saint !....

« Vous m'avez devancée : Je m'en réjouis.

« Je n'y aurais mis que mon cœur ; mais il y eût été sûrement, car j'ai aimé ce bon vieux saint, si rempli d'amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes.

« Que de fois il m'a reçue avec charité et une bonté paternelle !

« Jamais je n'oublierai ses exhortations, celle-ci entre autre :

« Communiez souvent, souvent et régulière-
« ment : pour vous, tout est là. »

J'ai donc l'assurance de répondre au désir de bien des cœurs en publiant ces pages que mon cœur aussi m'a dictées.

A. N. Th. Valiquet, o. m. i.

St-Sauveur de Québec, Février 1910.

CHAPITRE I

Premières années—Séminaire—Entrée au noviciat

Ferdinand-Auguste Grenier naquit le 2 Janvier 1827, à Roscoff, diocèse de Quimper, en Bretagne.

Son père, Jean-Baptiste Grenier, haut fonctionnaire de la Marine française, et sa mère Elizabeth Bagot, étaient de familles aussi pieuses que honorables selon le monde. Leur riche et spacieuse demeure contenait un oratoire privé où s'offrait tous les jours le saint sacrifice. C'est dire que le jeune Ferdinand grandit dans une atmosphère de religion, et que, dans sa noble famille, la vieille foi bretonne faisait partie essentielle du patrimoine avec les bonnes traditions religieuses et sociales.

Les vertus évangéliques et, plus particulièrement, l'aimable charité jointe à la distinction des manières et du langage, qui brillèrent toujours dans

le missionnaire oblat, étaient l'écho d'une parfaite éducation reçue au sein de la famille.

L'enfant fut envoyé très jeune au séminaire de Saint-Pol-de-Léon où il compléta ses études classiques, avant sa dix-huitième année.

Un caractère sérieux, une énergie qui allait parfois jusqu'à l'entêtement, un désir ardent de s'instruire et une piété sans cesse grandissante, le placèrent bientôt parmi les élèves les plus en vue, et firent rayonner autour de lui une heureuse influence pour le bien de l'institution.

Aussi, ses directeurs et ses amis trouvèrent-ils tout naturel de voir le pieux et distingué jeune homme se diriger vers l'état ecclésiastique d'abord, puis vers la vie religieuse.

Il était diacre lorsqu'une rencontre providentielle lui fit connaître la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Déjà plusieurs de ces religieux venaient de traverser les mers pour porter la croix et la parole de Dieu jusqu'aux extrémités du monde.

Un missionnaire en tournée apostolique, adresse la parole aux séminaristes, les entretient des œuvres des Oblats en France et à l'étranger et fait un ardent appel au zèle de ces lévites en faveur des missions.

L'abbé Grenier sent s'éveiller en son cœur la flamme d'un feu sacré, il se renseigne plus intimement sur la Règle et les travaux des Oblats,

consulte son directeur, se décide à devenir missionnaire sous la bannière de Marie Immaculée, et sans hésiter, le 9 mars 1848, il entre au noviciat de Nancy.

Il sacrifiait ainsi du coup, les joies de la famille et d'une excellente société, les sourires de la fortune et l'espoir de parvenir aux honneurs. Il voulait avant tout travailler à la gloire de Dieu et assurer le salut de son âme.

Le novice fut ce qui avait été le séminariste, avec un degré de plus dans la piété, la régularité et les autres vertus qui font les bons prêtres et les religieux fervents.

CHAPITRE II

Oblat — Prêtre — Missions étrangères — Québec, etc.

Le 10 mars 1849, le novice, tout embaumé de piété, de ferveur et de zèle, se liait irrévocablement à Dieu et à la Congrégation des Oblats par les vœux perpétuels de religion.

Le 22 septembre suivant, au comble du bonheur et avec une foi ardente et une confiance grave et raisonnée, il recevait de Mgr de Mazenod, fondateur de la Congrégation, l'imposition des mains et l'onction sacerdotale.

Il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année.

Jamais, les pouvoirs redoutables aux anges eux-mêmes ne furent conférés à une âme plus pure, à un cœur plus généreux, à des mains plus virginales.

Les bornes de cette courte esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de cette vie d'apôtre.

Donnons d'abord la liste des postes où le R. P. Grenier exerça son zèle sous le regard de Dieu et guidé toujours par l'obéissance. Nous donnerons ensuite un aperçu de ses qualités et de ses vertus.

Deux missions des Oblats dans le nord de l'Afrique, Blidat et Philippeville, eurent les prémices de son sacerdoce. Il n'y demeura que cinq mois, à cause d'un malaise qu'y trouvait sa santé.

Il est rappelé à Marseille pour y attendre une obédience définitive qui le fixera dans son pays d'adoption et qui répondra aux désirs de son âme altérée de dévouement, d'esprit de sacrifice et d'immolation à la gloire de Dieu et au salut des âmes les plus délaissées.

Au mois d'octobre 1850, encore à la fleur de l'âge, dans toute l'ardeur de sa vingt-troisième année, il dit adieu à sa Bretagne, à sa famille, à tout ce qu'il a de plus cher ici-bas et fait voile vers le Canada, par une traversée de deux mois.

Il reverra les côtes azurées de sa patrie, quarante-deux ans plus tard, en promenade de santé ; mais dans sa pensée, c'était un adieu éternel.

Désormais, rien ne pourra le détacher du Canada où déjà depuis neuf ans, plusieurs de ses frères en religion sèment la parole évangélique dans les villes, les campagnes et les missions sauvages.

Très flexible sous la main de l'obéissance et toujours prêt à se dévouer pour répondre aux besoins des âmes, il occupe successivement des postes de confiance à Montréal, (1852); à Détroit et de nouveau à Montréal, (1853); cette même année, en octobre, il est envoyé à Saint-Sauveur de Québec, où il devient, avec le R. P. Durocher, desservant de l'église construite récemment par la fabrique de Saint-Roch, sous la surveillance de M. le Curé Z. Charest.

A cette époque reculée, le ministère sacerdotal n'était pas précisément agréable au point de vue humain dans ce faubourg St-Sauveur, au milieu d'une population inculte, nomade, ignorante et souvent revèche à toute discipline religieuse et civile. Un chroniqueur de cette époque, va nous dire, avec un regard pessimiste sur l'avenir, ce qu'il a vu dans le champ cultivé par le jeune missionnaire :

« Boisseauville de Saint-Sauveur est un petit village à physionomie triste, ne paraissant pas appelé à de brillantes destinées. Habité par une population pauvre, vivant au jour le jour, il semble condamné à ne jamais s'élever au-dessus du rang d'une simple bourgade inhospitalière.

« Les rues tortueuses ne vous offrent pas le choix entre la poussière, la boue et les débris les plus disparates. Les maisons, presque toutes en planches, sont bien garnies.... d'enfants ; mais, à ces

chers petits, l'eau pure semble faire défaut aussi bien que l'éducation domestique. »

Si l'auteur de ce tableau a eu raison de charger son pinceau de couleurs sombres, à coup sûr, il a manqué de lunettes pour voir ce que nous admirons à cinquante ans de distance.

Après dix années d'un labeur incessant sur ce modeste théâtre évangélique, le P. Grenier dirigea durant plusieurs mois, la mission de Platsburg, état de New-York, et en septembre 1863, nous le trouvons supérieur des Oblats à l'évêché d'Ottawa et aumônier des Sœurs Grises de la Croix.

Ottawa (Bytown) n'était alors qu'un village assez renommé pour son commerce de bois, mais pas du tout pour sa civilisation, sa tempérance, sa piété et son esprit de religion. Ses environs étaient un vrai pays de missions. Toute la contrée jusqu'à la Baie d'Hudson, fut confiée aux Oblats ; un des leurs, Mgr J.-Eug. Guigues en fut le premier évêque. Depuis lors, ils n'ont cessé de féconder de leurs travaux, dans toutes les branches de l'apostolat, cette immense région qui forme aujourd'hui, les trois grands diocèses d'Ottawa, Pembrooke et Témiscamingue.

Le P. Grenier peut réclamer du haut du ciel, sa large part dans le progrès merveilleux qui couronnent maintenant l'œuvre des Oblats, dans les vallées de l'*Ottawa*, de la *Gatineau*, de la *Lièvre* et du haut *Saint-Maurice*.

En 1868, l'obéissance le conduit à Lachine pour y remplir la charge importante de maître des novices.

Les religieux qui ont passé sous sa direction se souviennent encore de sa bonté qui attirait les cœurs, de la sagesse de ses décisions, de sa régularité et de son assiduité à présider aux exercices de piété, aux recréations et aux promenades.

Sa présence, loin de gêner les novices, leur inspirait confiance et aidait puissamment le maître à connaître et diriger les disciples selon leurs besoins et leur tempérament.

En 1870, St-Sauveur de Québec le voit avec bonheur revenir continuer ses œuvres de piété et son fécond apostolat. Il y remplit, successivement ou simultanément, les charges de curé, supérieur et assistant provincial, jusqu'en 1894.

Durant neuf années encore, il demeurera simple auxiliaire, vicaire humble et obéissant, vieillard infirme, mais toujours actif et régulier, attendant le jour de la récompense et du grand repos.

CHAPITRE III

Les derniers jours—La mort

Le R. P. Grenier n'eut qu'une courte maladie pour se préparer immédiatement à paraître devant le souverain Juge.

Le samedi, 20 mars, c'est-à-dire sept jours avant son décès, il passa plusieurs heures au confessionnal, et le lendemain il célébra la sainte messe. Ce fut la dernière fois qu'il offrit la divine Victime. Il y fit son sacrifice ; car il ne pouvait douter que les faiblesses qu'il sentait au cœur depuis plusieurs mois ne fissent de lui-même, tout prochainement, une victime offerte à Dieu dans les tourments de l'agonie.

Lui qui avait assisté tant de malades, qui était resté de si longues heures de nuits et de jours auprès des agonisants ; lui, qui, tous les jours depuis plus d'un demi siècle, avait vu comment il

faut quitter la vie pour aller à Dieu, n'eut pas besoin de longs jours pour se préparer au grand voyage.

D'un autre côté, les soins paternels qu'il prodigua à des centaines de mourants, lui méritèrent de recevoir tous les secours que l'Eglise dispense, avec une maternelle tendresse, à ses enfants qui livrent le dernier combat.

Le 23, une forte congestion de poumons vint s'ajouter à la cardialgie, et, malgré les soins intelligents de son médecin, M. le Dr W. Jolicœur, il fallut se résigner à comprendre que tout espoir était inutile.

Le 24, le malade reçut le saint Viatique, l'Extrême-Onction et l'indulgence des mourants avec toute la ferveur et la résignation d'un excellent religieux.

Le 25, il reçut encore, durant la nuit, le Pain qui donne la vie et la résurrection glorieuse, il entendit et prononça les dernières prières de l'Eglise auxquelles il joignit de nombreuses et ardentes aspirations et oraisons jaculatoires.

Durant ces dernières heures, il s'entretint, dans un profond recueillement et dans une méditation continuelle, des graves pensées de la mort et de l'éternité. Il ne cessa d'édifier ses confrères par de pieuses réflexions et par une soumission parfaite à la volonté de Dieu.

Si la douleur lui arrachait des plaintes, il les comprimait aussitôt par un soupir d'amour vers Jésus crucifié, et ses yeux se portaient vers les assistants, comme pour demander pardon d'une faiblesse involontaire.

A tous ses visiteurs il adressait des paroles édifiantes, demandait des prières et promettait un souvenir auprès de Dieu.

Tout occupé de la gloire de Jésus et des intérêts de l'Eglise, il exprima plus d'une fois son chagrin de voir le triomphe des méchants. Parlant du gouvernement maçonnique français qui persécutait les religieux et préparait les expulsions que nous avons vues depuis lors, « Ah ! dit-il, il se croit tout puissant ; mais il apprendra tôt ou tard que le jugement de Dieu est différent de celui des hommes ».

A l'exemple des saints, il était animé de confiance mêlée de crainte salutaire. Qu'elqu'un lui ayant rappelé qu'il devait espérer beaucoup après de si longues années consacrées au service de Dieu et des âmes :—Ah ! oui, reprit-il, il fait bon penser qu'on a fait du bien avec la grâce de Dieu ; mais je sais aussi qu'il y a là haut un juge à qui il faut rendre compte de tout. »

Le 27 mars, bien que très faible, le vénéré malade ne donnait pas encore les signes ordinaires d'une fin prochaine. Il put même se lever, causer un peu et prier.

Quelques minutes avant midi, il fut pris d'une faiblesse extrême. Le frère Verret, qui ne le quittait pas, appela tous les membres de la communauté en grande hâte ; on récita des prières, et vers le milieu des litanies de la sainte Vierge, le saint vieillard, le pieux Oblat de Marie Immaculée rendit sa belle âme à son Créateur.

C'était le samedi, vingt-septième jour du mois de St Joseph, 1903.

Il avait soixante-seize ans et trois mois, et il était dans sa cinquante-quatrième année de profession religieuse et d'ordination sacerdotale.

CHAPITRE IV

Eloge public — Charité envers les pauvres et les malades — Une réflexion maligne — Zèle de la maison de Dieu

Il y eut dans la paroisse et dans la ville une explosion de regrets, de tristesse, un deuil public, à l'annonce de cette mort.

Mais au-dessus de la douleur et du chagrin causés par la perte d'un père et d'un ancien ami et bienfaiteur, résonnait une note persistante, la même partout, un concert unanime de louange, d'admiration pour les vertus du défunt, de reconnaissance pour ses bienfaits.

Les journaux quotidiens et les revues ont essayé, durant plusieurs jours, de se faire les échos de ces sentiments dans des articles que nous résumons. Nous y ajoutons quelques notes recueillies dans nos souvenirs personnels et dans ceux de plusieurs amis qui n'oublient pas.

On ne saurait décrire le deuil dans lequel a été jetée la population de Saint-Sauveur par la mort du R. P. Grenier si hautement estimé et aimé de tous.

Pas une famille de la paroisse qui n'ait apprécier les riches qualités du cœur et de l'esprit du regretté défunt ; pas une chaumière, fût-elle la plus pauvre, qui n'ait reçu la visite du bon pasteur ; pas une mère éplorée qui n'ait joui des consolations de ce prêtre vénéré et vénérable sous tous les rapports.

Que de larmes séchées par les paroles bienveillantes et persuasives de cet apôtre du Seigneur !

Nombreux sont les cœurs qu'il a réconfortés, les âmes qu'il a purifiées et sanctifiées.

Que de bénédictions répandues dans toute la population par ce missionnaire humble entre tous, par ce vrai serviteur, cet oblat de Marie Immaculée de qui on peut dire avec raison, comme du divin Sauveur, qu'il *a passé en faisant le bien.*

C'était un saint prêtre, doué d'une grande piété et d'un zèle tout apostolique pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il se distinguait par son assiduité au confessionnal. A l'exemple du saint Curé d'Ars, il ne prenait aucun repos, et cela jusqu'à ses derniers jours, malgré les infirmités et la vieillesse. Tant qu'il y avait une âme à reconcilier avec Dieu, à soulager et éclairer de ses sages conseils, il était à son poste.

Ce zèle pour le salut des âmes, cette ardeur infatigable pour le ministère de la confession, il s'efforçait de les communiquer à ses confrères.

Combien de fois nous l'avons entendu faire des réflexions comme celle-ci : « Dieu nous a donné le ministère de la réconciliation. N'en soyons pas avare, prodiguons-le en tout temps et à toutes les âmes.

« Craignons que, par notre négligence, une seule âme ne puisse pas arriver au ciel.

« Quel malheur si, au dernier jour une âme pouvait nous reprocher de n'avoir pas fait tout notre devoir envers elle ! »

Sa charité s'étendait à tous les malheureux sans distinction de fortune, de talent ou d'éducation ; il entrait avec autant de plaisir dans la cabane reculée aux dernières limites de la paroisse que sous le toit élégant qui lui rappelait la demeure paternelle de Roscoff ; c'est que partout il voyait des âmes à sauver.

Combien de fois, par les rudes froids d'hiver, le R. P. Grenier a porté secours, consolation, courage dans les logis sans feu ni pain !

Les pauvres ont perdu dans le bon Père Grenier, celui qui était leur providence visible. Ils se compteraient par milliers ceux qui ont reçu de lui, soit des aumônes souvent répétées sous forme d'argent, d'habits et de nourriture ; soit sous forme de billet d'autorisation à mendier.

Ces aumônes et ces certificats ne tombaient pas toujours en des mains honnêtes et dignes ; ils passaient parfois à d'autres nécessiteux qui en abusaient ; mais le bon Père Grenier était d'avis que le prêtre ne doit pas s'exposer à contrister les bons pauvres sous prétexte que quelques-uns jouent un rôle d'hypocrite.

Trompé quelquefois, il prenait la résolution de se montrer revêche aux sollicitations ; et alors on pouvait entendre, au parloir, de chaudes discussions entre le curé et les mendiants, mais la victoire restait toujours à la misère ou plutôt à la charité, à la bonté du père au cœur tendre qui ne savait rien refuser.

Les malades autant que les pauvres avaient recours au *saint* Père Grenier.

Il avait continuellement sous ses soins plusieurs douzaines de malades. Elles sont nombreuses les familles dans lesquelles on raconte encore des guérisons obtenues au moyen d'exercices pieux, neuvaines, pèlerinages, pénitences etc, faits en union avec le P. Grenier.

Tel citoyen, bien vigoureux aujourd'hui, nous dit qu'il doit la santé à une prière et un signe de croix que le Père fit sur lui autrefois.

Telle jeune fille obligée de se mettre sous les soins de l'oculiste, va d'abord recevoir une bénédiction du P. Grenier, retourne chez elle et se sentant mieux, trompe l'attente du spécialiste.

Telle mère de famille est rendue joyeuse à ses devoirs d'état, grâce à une relique prêtée par la main bénissante du bon Père.

Et les médailles qu'il a distribuées par milliers, que de prodiges n'ont-elles pas produits !

Les traits merveilleux de guérisons et de conversions obtenues par les prières et les bonnes paroles du P. Grenier se retrouvent aux quatre coins de la paroisse et de la ville.

Sans leur attribuer une authenticité qui est du ressort de l'Eglise, nous y voyons du moins un cachet surnaturel et nous en concluons à la réputation de vertu, de sainteté qu'a laissée le vénéré défunt.

S'il ne guérissait pas toujours les corps — ce qui est l'exception, même pour les plus grands saints—il ne quittait jamais ses nombreux malades sans guérir et sanctifier les âmes—ce qui est le propre de tout vrai ministre de Dieu.

Le P. Grenier était, à l'exemple du Sauveur, *dévoré du zèle de la maison de Dieu* et sans cesse occupé de l'extention des œuvres qui honorent et font aimer la religion.

Sous une apparence de froideur et sous des manières et un langage qui tenaient plutôt de la lenteur, il cachait un cœur sensible, tendre et, à l'occasion, ardent au travail et aux exercices du zèle. C'est d'ailleurs ce que prouvent les progrès matériels et spirituels de la paroisse, qui ont illustré les années où il s'y est consacré.

Il n'était pas homme à tirer vanité de ce qu'il faisait ; sa discrétion à l'endroit de son dévouement et de l'avancement des œuvres paroissiales ne se trahit qu'une fois, et encore était-ce dans la plus grande intimité. Voici à quelle occasion :

Un de ses successeurs allait quitter son poste pour devenir supérieur d'une autre maison. Les paroissiens reconnaissants lui offrirent publiquement leurs hommages, et l'un d'eux, lisant le compliment de circonstance, força la note en attribuant au curé sortant de charge tout ce qui s'était fait de bon dans St-Sauveur.

L'énumération était longue, l'accent tournait à l'enthousiasme, l'encens montait tourbillonnant, l'éclipse se faisait totale sur la tête des anciens.

Le modeste P. Grenier ne pouvait pas ne pas sentir un peu l'exagération d'une louange qui laissait dans l'ombre le Père Durocher et tant d'autres qui avaient dépensé leur vie à semer ce qui avait produit la moisson jaunissante que d'autres venaient récolter.

Avec un léger sourire, il se penche vers un voisin : « Heureusement, dit-il, que les fondations de l'église étaient déjà faites quand il arriva ! »

C'est durant son administration et par ses soins que fut décorée l'église de St-Sauveur telle que nous la voyons aujourd'hui, [1] que le clocher fut

---

(1) Voir en appendice, *les peintures de l'église de Saint-Sauveur.*

terminé, que le chemin de croix fut érigé au cimetière et de nouveau, en bas-reliefs, à l'église.

Les sociétés religieuses, nationales et bienfaisantes reçurent ses chaleureux encouragements ; les œuvres de l'enfance et de la jeunesse lui doivent un essor dont les effets se perpétuent et continueront à faire le bien du peuple et la gloire du curé disparu.

CHAPITRE V

Qualités naturelles—Heureux tempérament

Le P. Grenier n'était pas ce que le monde appelle un esprit brillant. Il avait pourtant un talent plus qu'ordinaire, cultivé par des études sérieuses et continuelles.

Mais l'ambition, le désir de paraître et de produire de l'éclat, n'ont jamais effleuré son âme.

On ne trouvait en lui ni les qualités ni les vertus bien remarquables, encore moins les défauts saillants.

Il était d'un tempérament et d'un caractère qui rendent le bonheur facile en soi et autour de soi. La nature, ou plus exactement, le Créateur lui avait fait un cœur doux et bon, pacifique et indulgent ; et ces qualités s'étaient considérablement accrues sous l'action de la grâce et par une longue expérience.

Une figure lymphatique, des traits réguliers, un regard doux et quelque peu mélancolique, où se reflétait la joie d'une âme maîtresse d'elle-même ; une sérénité que rien n'altérait, des manières distinguées sans raideur, une certaine lenteur et gravité dans le ton et la démarche, tout, en un mot, donnait au P. Grenier ce qu'on a nommé le *genre sacerdotal et religieux.*

Tout en lui, inspirait la confiance et rendait son abord facile à tous, même à ceux qui ne s'estimaient pas dignes d'un regard. Les pauvres, les malheureux, les enfants l'approchaient comme un père et un ami.

Il se tenait au courant de toutes les questions politiques, sociales et religieuses. Ainsi sa conversation était-elle recherchée par des personnages de la meilleure société. C'est qu'il traduisait dans son langage et dans ses manières ces sages conseils trouvés dans un de ses livres :

« Le prêtre ne doit point quitter la maison où il est entré, sans l'avoir comme embaumée de quelques bonnes paroles ».

« Un homme bien élevé n'occupe pas les autres de lui-même ; il ne se fait le centre de rien. »

« Le grand art de la conversation c'est d'être plus occupé à faire ressortir la variété des connaissances des autres qu'à faire paraître les siennes. »

Content de lui-même parce qu'il se savait toujours en l'amitié de Dieu, il était également content

de tous ceux qui l'entouraient. Jamais il ne fit de peine à personne, et l'on chercherait en vain quelqu'un qui ait osé lui créer le moindre désagrément. On comprenait d'ailleurs que c'eût été perdre son temps et sa peine.

Quelle que fût sa position ou sa charge, le P. Grenier était à son devoir, s'occupait de son emploi et le moins possible de celui des autres.

Etant supérieur, soit à Ottawa soit à Saint-Sauveur, lorsqu'il avait confié une charge ou une mission à l'un de ses sujets, il le laissait complètement à sa propre initiative, se contentant d'une vigilance éloignée et discrète, encourageant les efforts du zèle et donnant avec bienveillance les conseils demandés.

S'apercevait-il qu'on abusait de sa confiance, en se lançant dans des entreprises où se manifestait un zèle plus ardent qu'éclairé; il attendait l'occasion favorable pour donner un sage avis, toujours avec douceur et en amenant habilement son subordonné à penser comme lui.

Sous une apparence de bonhomie et de simplicité qui faisait parfois sourire, le P. Grenier cachait une prudence qui ne manquait pas de finesse et d'une certaine diplomatie.

Un de ses sujets s'aventura, un jour, jusqu'à vouloir malmener un journaliste de talent qui écrivait des articles fort indiscrets sur une affaire épineuse. Un numéro du journal fut renvoyé au

bureau de la rédaction, avec des notes anonymes saturées de poivre et de sel.

L'auteur des notes fut soupçonné et reçut le lendemain une réplique pleine de menaces avec prière de se rétracter sans délai.

Pour se tirer du mauvais pas, il ne crut trouver rien de mieux que d'aller confier son embarras au Supérieur. Celui-ci, après avoir reproché à son sujet son imprudence, prit sa plume et rédigea une réponse où la finesse le disputait à la fierté. Le journaliste dut comprendre qu'il fallait autre chose que de l'audace pour avoir le dessus. La tempête fut apaisée et l'affaire fut bientôt ensevelie.

Dieu est aussi doux et patient qu'il est fort. Il n'y a que les forts qui soient doux. Tout emportement est une marque de faiblesse.

Ce qui donnait une force plus qu'ordinaire au P. Grenier dans les circonstances difficiles, c'était sa douceur, sa patience unies à sa confiance sans bornes en la Providence.

Pas plus que son divin modèle, on ne le vit jamais irrité.

Si une discussion s'élevait et faisait monter le diapason des interlocuteurs, lui, gardait son ton et tout son extérieur toujours calmes et dignes, comme il convient à la vérité et à la vertu.

Un événement grave venait-il jeter la terreur dans les cœurs et bouleverser les esprits, le P.

Grenier ne se laissait persuader que devant l'évidence, émouvoir que devant le danger imminent.

Durant la nuit du 8 juin 1881, une conflagration éclate à quelques pas de St-Sauveur, sur la côte du faubourg St-Jean. En une minute tout Québec est sur pied. Les Oblats veulent voler au secours des incendiés et quelques-uns frappent à la porte du Supérieur pour lui demander la permission de sortir. Il dormait paisiblement. « Père Supérieur, tout le Faubourg est en feu ! »—Oui ! C'est bien triste, mais il faut bien laisser brûler. » Et il se rendort, pensant bien qu'on reviendrait l'éveiller de nouveau si le feu descendait jusqu'à la maison.

Ce flegme dont il faisait preuve en diverses occurences venait sans doute de son tempérament, mais aussi et surtout de l'habitude qu'il s'était faite de voir en toute chose, la main de Dieu ou la Providence qui gouverne tout pour le bonheur des humains.

On aurait tort de conclure de là que son cœur était insensible au malheur du prochain.

Sans revenir sur son esprit de charité pour les pauvres et les affligés, il convient de rappeler ici que, trois jours après l'incendie qui l'avait trouvé si calme, il remettait au comité de secours la somme de cinq cents piastres recueillie par ses soins dans la paroisse.

CHAPITRE VI

Une scène héroique

Avec un zèle plus ardent encore, le P. Grenier se fit l'apôtre de la charité à l'occasion de l'incendie des 15 et 16 mai 1889, alors que près de mille familles de Saint-Sauveur furent jetées sur la rue, presque toutes ruinées, sans autre ressource que la confiance en Dieu et dans la charité publique.

Le cœur du pasteur sut répondre à tous les besoins soit par lui-même, soit par le comité de secours qu'il organisa.

Il parvint à garder auprès de lui presque tous ses paroissiens, stimula leur courage, leur travail de reconstruction, leur esprit d'ordre et d'économie ; et en moins de deux ans, tout le quartier incendié reparut avec des édifices et des rues, dignes d'une population honnête, intelligente et laborieuse.

Le lecteur nous saura gré de reproduire ici la narration de cette catastrophe consignée dans les notes intimes du P. Grenier. Le dévouement, l'activité, la tendresse du père, la piété du prêtre, le patriotisme du citoyen s'y révèlent avec une modestie touchante. On y retrouvera des noms propres, des détails petits et grands qui allaient passer au royaume de l'oubli et qui demandent à revivre avec le souvenir et par la plume du vénéré défunt.

Bien qu'écrites sans prétention à la publicité, toutes d'un trait, ces pages n'en sont pas moins d'une lecture aussi agréable qu'émouvante.

Les voici :

Incendie d'un tiers de la paroisse, mercredi, 15 et 16 mai 1889.

A onze heures du soir, la cloche d'alarme nous éveille et un branle-bas général au dehors et dans la maison nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas d'une alarme ordinaire.

Le feu faisait rage à cent cinquante pieds de notre presbytère, sur le côté gauche de la rue St-Valier, no 110, et avait déjà traversé, en un clin d'œil, pour ainsi dire, cette rue qui est pourtant la plus large de Saint-Sauveur.

Les flammes s'élançaient, en plusieurs endroits, jusque sur la rue Chenest [1], poussées par une assez

(1) *Aujourd'hui Chénier.*

forte brise du nord-est, et de maison en maison, se rapprochaient de la rue Massue.[1]

Alors, un des conseillers municipaux nous fit savoir qu'il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions sauver ce qu'il y avait de précieux à l'église et dans la maison.

En voyant la direction que prenait l'incendie, nous y avions déjà songé, et fait transporter le Très Saint-Sacrement et les vases sacrés de notre église et des chapelles des Sœurs et des Frères, à Notre-Dame de Lourdes.

De plus, nous avions entassé dans notre voûte de sûreté, nos plus riches ornements et nos papiers les plus précieux.

Quand chacun eut mis en sûreté les choses qui pouvaient lui être d'un besoin plus pressant, nous fîmes descendre le R. P. Pelletier qui pouvait à peine se tenir debout. Une voiture de M. Lépine, le transporta vers l'Hôpital-Général.

Ce monsieur eut l'obligeance de nous offrir ses voitures pour transporter aussi, où bon nous semblerait, les objets que nous voudrions arracher à l'élément destructeur.

Une autre personne du faubourg St-Jean, dont je regrette beaucoup d'avoir oublié le nom, avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition, ses voitures, si nous en avions besoin. Dieu qui n'a

---

(1) *Rue où se trouve le presbytère.*

pas le même défaut de mémoire, saura bien un jour, lui en tenir compte, ainsi qu'aux autres qui nous ont aidés, et les récompenser tout comme le mérite leur charité.

Pour revenir à notre malade, ce fut en vain qu'il alla frapper à la porte de l'Hôpital. Un employé sans autorité avait cru bien faire en lui disant qu'on n'admettait personne à cette heure indue. Le brave homme était sans doute encore à moitié endormi !

Quoiqu'il en soit, force fut au Père malade d'aller demander l'hospitalité à M. Kirouac, notre maire, ou plutôt à son excellente épouse, car lui était déjà sur le théâtre de l'incendie. Madame Kirouac fut heureuse de recevoir et de soigner notre malade.

Pendant ce temps le vent changea de direction et souffla de l'est. Les flammes s'élancèrent avec violence vers l'ouest, consumant tout sur leur passage, presqu'en ligne droite jusqu'à la rue St-Pierre, [1] mais en épargnant les bâtisses de bois appartenant aux familles de la rue Massue. L'église était épargnée grâce à Dieu ! Arrivées à la rue St-Pierre, les flammes gagnèrent la rue Massue et consumèrent toutes les maisons en face du couvent.

Elles tentèrent de franchir la rue, mais le bon ange de la communauté sans doute, les éloigna ;

---

(1) *Aujourd'hui Duquesne*

car il fut quitte pour quelques dommages aux portes et aux châssis. Pendant que j'étais là, aidant comme je pouvais au déménagement, un messager vint de l'Hôpital-Général, offrir des voitures au nom des Religieuses.

Je me fais un devoir de mentionner ici que la révérende Mère Supérieure m'écrivit quelques jours plus tard, pour m'offrir, ainsi qu'au malade, ses excuses fort bien exprimées. Aucune des religieuses n'avait eu connaissance de ce qui s'était passé; les gardiens de nuit étaient déjà au feu : seule une domestique sans responsabilité était cause de la regrettable aventure.

J'ai oublié de dire que dès le début de l'incendie, la ville nous avait envoyé ses pompiers. Malheureusement, deux autres incendies se déclarèrent sur des points différents de Québec; de sorte que ces braves pompiers durent voler au secours des dernières victimes.

Quand ils revinrent, le feu avait fait bien des progrès.

Il était descendu sur le Terrain Bédard, y consumant un grand nombre de maisons jusqu'aux rues Falardeau et St-Michel. (1)

De plus, il étendait ses ravages jusqu'autour du marché St-Pierre.

Ayant échoué devant le couvent, l'incendie s'élança avec une nouvelle impétuosité dans la

---

(1) *Aujourd'hui Carillon.*

direction de l'ouest, en étendant à la fois ses ravages, sur les rues Massue, Sainte-Monique[1], Sainte-Thérèse, Sainte-Anne,[2] St-Ignace, St-Bonaventure, St-Bernard; et par le côté sud de la rue St-Valier, il gagna jusqu'à la barrière qu'il réduisit en cendre.

Toutes les maisons, à quelques exceptions près, furent brûlées depuis le couvent jusqu'au terrain non concédé des Dames Ursulines.

Voyant que le couvent était hors de danger, je me dirigeai en toute hâte, vers l'école des Frères où j'arrivai assez à temps pour arrêter le départ de cinq grandes charges de meubles et autres objets qu'on transportait à Saint-Roch. J'avais la confiance que l'établissement serait épargné.

Le feu était à la maison de M. Nazaire Lachance (encoignure Bayard et Massue).

Cette maison, faisant face à l'école et, presque aussi haute qu'elle, menaçait de lui communiquer les flammes. D'autres constructions en face et à côté flambaient aussi et la chaleur était très intense.

J'espérais quand même que Dieu sauverait notre école qui fait tant de bien dans notre faubourg. Les flammes, à pleine fenêtres, s'élançaient vers l'édifice ; il n'y avait pour la protéger que de de faibles filets d'eau.

---

(1) *Aujourd'hui Montcalm.*

(2) Aujourd'hui Dollard, nom du jeune héros qui s'illustra par sa courageuse défense contre les Iroquois (1660).

Tout espoir allait s'évanouir, lorsque tout à coup, une forte brise accourut du sud-ouest et fit rentrer dans la maison Lachance les torrents de flammes qui s'en élançaient, quelques instants auparavant. Les corniches jaunies, les vitres brisées, la peinture soulevée et décolorée, attestèrent l'imminence du danger et la protection spéciale de Dieu.

Afin de se venger, pour ainsi dire, de ce qu'on lui avait arraché cette proie, le feu traversa la rue Sainte-Gertrude (prolongement de la rue Massue) près St-Germain, et menaça d'étendre ses ravages dans la partie sud de notre malheureuse paroisse. On lui coupa les vivres en faisant sauter une maison qu'il s'apprêtait à dévorer.

On ne fut pas aussi heureux en essayant de faire sauter la maison du capitaine Bernier, sur la rue St-Sauveur.

La mèche allumée promptement ne parvenait pas, après quelques minutes, à communiquer le feu à la poudre. Le capitaine Montizambert, qui commandait un petit peloton de soldats venus à notre secours, demanda deux hommes de bonne volonté pour aller voir à la cause de ce retard. Aussitôt, le major Short, jeune et brillant officier, récemment marié et qui venait d'hériter d'une fortune considérable, se présente et appelle le sergent Wallick : *Come with me !* Tous deux se précipitent dans la maison et trouvent la mèche éteinte.

Ils se préparent à la rallumer, quand tout à coup, un des châssis cède à la violence du vent et de la chaleur et s'ouvre, donnant entrée à des flammèches qui tombent sur un baril de poudre. Une explosion épouvantable retentit et les deux soldats tombent victimes de leur dévouement. (1)

On ne put retrouver que peu de restes du major; quant au sergent, il vivait encore; mais quel spectacle horrible! De la tête aux pieds, il était littéralement mutilé, broyé.

On le transporta à la maison du Conseil où je me rendis aussitôt. Hélas ! il était méthodiste : je ne pus que lui adresser quelques paroles et l'exciter à mettre sa confiance en Notre-Seigneur et à offrir ses souffrances en expiation de ses péchés. Il parut goûter mes exhortations. Puisse Dieu lui avoir fait miséricorde!

Un quart d'heure après, on le déposa doucement sur un brancard et on le transporta, à bras, à l'Hôpital de la Marine, où il expira dans la soirée.

Que Dieu ait pitié de ces braves qui ont donné leur vie pour leurs concitoyens. (2)

Hélas ! ce dévouement n'empêcha pas le feu de traverser la rue et de tout consumer jusqu'à

---

(1) D'autres disent : de leur *imprudence*.

(2) Un comité de citoyens leur a érigé le monument qui se voit sur la Grande Allée, en face de la salle d'exercices. Cet acte, ainsi que l'endroit choisi, a été diversement apprécié. (A. V.)

l'enclos. Les flammes ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus d'habitations à consumer.

Les flammèches, poussées par un vent violent du nord-est, semèrent l'incendie un peu partout jusqu'au cimetière, ce qui fit éprouver de nouvelles pertes à un grand nombre de familles qui avaient réussi à s'éloigner du brasier avec leurs effets et qui les voyaient consumer dans ce vaste enclos.

A dix heures et demie, j'étais de retour à la sacristie pour célébrer la sainte messe. (C'est nous qui soulignons).

Je n'essayerai pas de traduire mes émotions en montant à l'autel. Les deux sentiments qui dominaient dans mon âme étaient la reconnaissance pour la préservation de notre chère église et la compassion pour tant de paroissiens en pleurs.

Après la messe, M. le vicaire-général Thomas Hamel, vice-recteur de l'Université et M. l'abbé Bélanger, curé de St-Roch, vinrent me serrer la main et me présenter leurs condoléances.

Ce dernier nous offrit l'hospitalité, ou du moins sa table, pensant que le bouleversement nous empêcherait de préparer nos repas pour ce jour. Je le remerciai bien affectueusement, plus encore par mes larmes que par mes paroles.

Mgr le vicaire-général Légaré vint également nous offrir ses sympathies et voulut aller sur le théâtre de nos malheurs pour montrer combien il en était touché.

Les derniers calculs donnent le chiffre de 498 maisons incendiées et environ 900 familles sans abri. Une centaine seulement portaient quelques assurances.

Vers neuf heures du matin l'honorable Honoré Mercier, premier ministre de Québec, était venu nous présenter ses condoléances et mettre à ma disposition la *bourse du gouvernement*. Il me donna toute liberté d'y puiser.

Lui-même, chemin faisant, s'était arrêté à St-Roch au magasin de MM. Toussaint et Provost et avait donné des commandes, comme aurait fait un excellent père de famille, avec une libéralité qui fait honneur à son bon cœur.

« Tout va vous arriver dans un instant, dit-il, et comme il est impossible que vous puissiez suffire à la distribution, je vais vous envoyer des employés des bureaux du gouvernement pour vous aider. Si vous avez besoin d'autres hommes et de nouvelles provisions, vous n'avez qu'à dire un mot.

« Encore une fois, ajouta-t-il, je ratifie d'avance tout ce que vous ferez pour vos paroissiens. Vous voudrez bien former tout de suite un comité central de secours et voir à loger tous ces pauvres malheureux qui sont exposés à toutes les intempéries. Je vais télégraphier moi-même à Sir Adolphe Caron ministre de la milice à Ottawa, pour qu'il mette à votre disposition l'ancien palais de justice, la

salle des exercices militaires et des tentes en grand nombre. » Et il me quitta en me serrant la main.

Toutes les provisions arrivèrent à point.

Je parcourus les divers enclos où s'étaient refugiés les incendiés : ils étaient en grand nombre sur les propriétés de l'Hôpital-Général, de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur et des Ursulines.

Je leur annonçai une distribution de vivres pour trois heures, au presbytère, et leur indiquai les endroits où ces malheureux pourraient trouver un gîte pour la nuit.

Aprês cette tournée qui releva le courage et sècha bien des pleurs chez ces centaines d'affligés, je reviens au presbytère où bientôt arrivèrent les employés du Gouvernement et les commis de M. Provost, et alors commença la distribution en ma présence.

Sur les cinq heures, je fis une nouvelle tournée et je trouvai encore des incendiés qui n'avaient pas eu connaissance de la visite du matin et qui se préparaient à passer la nuit en plein air. Nous en aidâmes plusieurs à déménager et nous eûmes la consolation de les voir tous à l'abri dès la première nuit. Ce fut heureux, car le froid les eût fait souffrir.

La distribution des vivres continua encore plusieurs jours.

Je ne dois pas oublier que tous les Pères de la communauté se sont dévoués et fatigués beaucoup pour consoler et secourir les affligés.

Les premiers embarras passés, et le travail commençant à se généraliser, nous offrîmes nos remerciements à l'honorable Premier Ministre et à ses collègues.

Tel est le récit bien imparfait de ce triste événement. Je n'ai pu le commencer que plus d'un mois après les grandes fatigues qu'il m'a causées.

J'espère le compléter au fur et à mesure que des faits dignes de mention se présenteront à ma mémoire. »

Le R. P. Grenier continua en effet son récit, notant les détails de la formation du comité de secours, la somme des souscriptions venues des gouvernements, des villes et des sociétés, les lettres de sympathies reçues de nombreux personnages, la distribution des secours en argent, et quelques-unes des difficultés inhérentes à toute œuvre de charité publique.

C'est à cette époque que Saint-Sauveur fut annexé à la ville, (automne de 1889). Le P. Grenier fut l'un des plus ardents défenseurs de cette cause qui rencontra des contradicteurs et des obstacles nombreux.

Il doit avoir sa large part dans la gratitude de la génération actuelle qui jouit des avantages jusqu'alors inconnus : la lumière, l'eau, la police,

le corps des pompiers, les routes modernes... *et les taxes municipales.*

Les pages qui précèdent paraîtront peut-être longues à certains lecteurs. Nous ne croyons pas pourtant devoir les excuser.

Elles nous montrent le *héros* cette notice sous son vrai jour.

Héros, il l'a été durant tout le mois qu'a duré cette catastrophe avec ses suites inévitables.

Et comme on n'est pas héros tout d'un coup, comme il faut à l'héroïsme une longue préparation, la répétition des actes de courage et la trempe énergique de la volonté, nous pouvons conclure de ces pages émouvantes que le P. Grenier à passé sa vie dans l'exercice des œuvres grandes et petites qui demandaient un continuel renoncement, un courage sans cesse renouvelé au contact des œuvres de zèle apostolique.

Où puisait-il cette énergie, cette force, cet héroïsme ? Une phrase écrite sans prétention et encadrée dans la narration ci-dessus, nous le dit : « *A dix heures et demie j'étais de retour à la sacristie pour célébrer la sainte messe.* »

Le P. Grenier était sur pied depuis onze heures et demie du soir, dirigeant la manœuvre de sauvetage, de déménagement, consolant les malheureux, assistant un mourant, pourvoyant aux secours et aux besoins les plus urgents.

A dix heures et demie, lui qui a soixante-trois ans, qui est épuisé par le travail et les émotions, se retire un instant du combat, revient à l'église, et, pour refaire ses forces et son énergie, *il monte à l'autel du Seigneur* et offre le divin sacrifice.

L'aliment qu'il lui faut, c'est le Pain des anges, c'est la Victime du salut.

Voilà le secret de sa force, de son courage, de ses succès dans les œuvres apostoliques ; voilà le secret des fruits de sanctification qu'il a moissonnés durant sa longue vie.

CHAPIRRE VII

Piété — Messe — Bréviaire — Ecriture sainte — Prédication — Dévotion a la Sainte Vierge — Fils dévoué a sa Congrégation

Le besoin qu'avait le P. Grenier de s'approcher de Dieu au matin du 16 mai 1889, il l'a toujours éprouvé et toujours il a pris ses mesures pour le satisfaire, quelles que fussent ses occupations.

Fidèle à la sainte messe, il la célébrait avec ferveur, gravité, édification, suivant les règles établies par l'Eglise.

Il n'omettait rien et ne donnait rien au caprice et à l'opinion personnelle, dans une fonction où tout est déterminé par la loi ecclésiastique. Il traitait Dieu en Dieu. Le sans-gêne avec le Créateur lui faisait horreur.

Aussi faut-il dire que le Dieu des tabernacles, qui avait sacrifié son enfance et sa jeunesse, se plaisait à réjouir et fortifier sa vieillesse. C'était

le fruit de la piété et de l'esprit de religion qui toujours l'accompagnèrent au saint Autel.

***

Il trouvait une autre source de grâce dans le saint Office, cet abrégé de tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'Ecriture et dans la tradition.

Il le récitait attentivement et dévotement. Il ne le faisait céder à nulle autre fonction, selon cette maxime qu'il aimait à rappeler :

Nil tam officium quam Officium. Nul office n'égale l'Office.

Sa joie était de le réciter en commun, ainsi qu'il convient à la prière publique et officielle de l'Eglise, et selon la Règle des Oblats.

Même les jours de congé, il se résignait difficilement à commencer seul son bréviaire. On le voyait alors chercher un confrère inoccupé et lui demander de l'accompagner à la chapelle pour psalmodier les louanges de Dieu à la façon des anges : *Socia exultatione concelebrant. Una voce dicentes.*

***

La chapelle ! c'était son centre, le lieu de son repos, son rendez-vous habituel ; c'était là, dans de longs entretiens avec Jésus, qu'il puisait lumière, force, zèle dans ses travaux. Lorsque l'âge et les

infirmités ne lui permettaient plus les œuvres extérieures comme autrefois, il y demeurait de longues heures, faisant ainsi comme un apprentissage de l'éternelle adoration.

***

Il mettait une certaine lenteur dans ses exercices de piété. Il n'avait en cela rien des allures américaines ou *américanistes*. « Le *but* des exercices, disait-il, n'est pas d'arriver au *bout* ; mais d'honorer Dieu. »

Il prolongeait encore sa pieuse station après les avoir terminés, estimant qu'on ne perd pas son temps à parler à Dieu. « Perd-il son temps le moissonneur qui cherche l'ombrage pour aiguiser sa faux, et le pêcheur qui répare ses filets, et le soldat qui fourbit ses armes ? »...

***

A l'égal de l'Eucharistie et du saint Office, le P. Grenier aimait la sainte Ecriture, autre forme du Verbe de Dieu. Il l'étudiait sérieusement ainsi qu'on peut s'en convaincre par cette note de la 9e édition de la « Sainte Bible » par M. l'abbé Glaire : « Lorsque notre version du Nouveau Testament a paru pour la première fois, le R. P. Grenier, missionnaire oblat, à Québec, dans le Bas-Canada, a bien voulu nous proposer quelques améliorations

que nous avons mises à profit avec reconnaissance, » et l'auteur mentionne deux améliorations importantes insérées dans cette édition « d'après les conseils du savant missionnaire. » (Tome I, p. XV).

A son bureau, à la chapelle et au confessionnal, tous les matins, et dans la soirée en attendant des pénitents, le P. Grenier lisait et relisait le Livre par excellence. Il en nourrissait son esprit et son cœur, y trouvait des arguments, des exemples, des considérations pour ses instructions en chaire et dans la direction des âmes.

Il pensait, à bon droit, que les prêtres et les fidèles doivent s'instruire à cette source de toute connaissance ; c'est pourquoi il fit prêcher durant deux années sur les principaux faits et personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et il avait réglé qu'on prêcherait l'Evangile tous les dimanches à l'Archiconfrérie.

C'est aussi cette dévotion pour la Sainte-Ecriture qui lui inspira l'idée de faire inscrire un grand nombre de textes sacrés au pied des tableaux, sur les murs, au-dessus des portes, dans les corridors et dans la tour de l'église. Les fidèles pouvaient ainsi lire partout, la parole du Maître et y faire de pieuses et salutaires réflexions.

Les peintures qui ont remplacé quelques-uns de ces textes ont-elles un langage?....

*
* *

Le zèle, enflammé au saint autel, éclairé et réchauffé sans cesse par le saint Office, entretenu encore et nourri par la Sainte-Ecriture, ce zèle, disons-nous, se donne libre cours dans le ministère de la prédication.

Chez le P. Grenier, on trouvait la parole de Dieu alimentée à ces trois sources abondantes ; il faut aussi leur adjoindre la méditation, car c'était à la chapelle qu'il se préparait immédiatement à parler de Dieu aux âmes.

Il écrivait peu, réfléchissait beaucoup, connaissait bien ses paroissiens, leurs défauts, leurs qualités, leurs besoins ; n'ignorait pas certains désordres et quelques vices à combattre ; il avait conscience de sa responsabilité et des devoirs de sa charge ; il savait qu'il ne pourrait se sauver qu'en sauvant les âmes, ou du moins en faisant tout ce qui lui était possible pour les sanctifier.

C'était l'âme remplie de ces idées et de ces sentiments qu'il montait en chaire.

Il arrivait que la confusion et la diffusion y montaient avec lui et lui laissaient à peine le temps et la liberté de mettre de l'ordre dans son prône.

Et il n'y a pas que le prône dans une grande paroisse : les avis, les annonces, les publications de mariages, de décès, etc, pleuvent de toutes parts.

On comprend dès lors que la lenteur flegmatique du P. Grenier était souvent mise à l'épreuve,

de même que la patience des paroissiens et du prédicateur qui devait paraître après lui.

Nous nous souvenons qu'un dimanche du Saint-Rosaire, après trente-cinq minutes d'annonces et de prône, l'orateur du jour pensa consciencieusement qu'il n'y aurait pas de sermon ; il s'enfuit et se laissa appeler comme le jeune Samuel ; mais ne répondit pas aussi promptement que lui. Il s'ensuivit un court désordre ; mais tout fut mis au compte d'une *indisposition*, et le sermon fut remis au dimanche suivant.

Nous venons de signaler un défaut du P. Grenier.

Nous sommes maintenant à l'aise pour dire du bien de sa manière de prêcher ; car il ne faisait pas que des prônes.

Ses prônes eux-mêmes étaient toujours fournis d'excellentes choses : piété, pratique, actualité, énergie, chaleur pour flétrir le vice et tout particulièrement l'intempérance. Qui ne se souvient de ses apostrophes cinglantes tombant sur la tête des *ivrognes* ? Il voyait tant de misères causées par le vice dégradant ! Il entendait tant de plaintes des pauvres épouses et mères de familles !

Il revenait très souvent sur ce sujet et, de plus, il faisait donner chaque mois une instruction sur la tempérance. On peut dire qu'il a été un apôtre zélé de la tempérance.

Il donnait à son tour, l'instruction ou le sermon à la grand'messe. C'était généralement bien préparé, instructif et intéressant. Clarté, doctrine, style correct, piété, conviction et même parfois, une chaude éloquence qui gagnait l'admiration et la persuasion de l'auditoire. C'est que le P. Grenier était vraiment animé de l'esprit de foi, de zèle et de l'amour des âmes. Comme saint François, *il voulait les conduire toutes au ciel.*

***

Véritable oblat de Marie Immaculée, le P. Grenier aimait ardemment la sainte Vierge et sa Congrégation. Il était d'avis qu'on ne prêche pas assez la dévotion à Marie et *les dévotions* qui la font connaître, aimer et servir. C'était son sujet favori en chaire, au confessionnal et auprès des malades.

Son cœur jubilait quand arrivaient les époques de la dévotion à Marie : le mois de mai, le mois du saint Rosaire, la neuvaine de l'Immaculée Conception qui se faisait avec entrain et ferveur à l'église et à la chapelle.

Au risque d'enfreindre les règles de l'art chrétien, il fit terminer la tour de l'église de façon à recevoir une statue de l'Immaculée Conception.

Il rencontra de l'opposition, soutint quand même son projet et ne céda que devant un ordre

supérieur exigeant que la croix surmontât le clocher. Celui-ci reste toutefois avec une forme et des proportions qui rappellent à la génération présente le désir qu'avait le vieux Breton de glorifier la Mère d'amour en portant son image jusqu'aux nues.

***

Le P. Grenier aimait la Congrégation religieuse qui l'avait reçu dans son sein, alors que jeune ecclésiastique, il cherchait la voie dans laquelle il pourrait plus sûrement se sanctifier, glorifier Dieu et sauver beaucoup d'âmes.

Depuis son enrôlement sous la bannière de Marie Immaculée, son amour pour sa Société s'était accru de jour en jour.

Il aimait l'esprit, la Règle, les œuvres des Oblats ; il aimait ses frères qu'il traitait toujours avec respect et bonté ; il aimait surtout le vénéré Fondateur et les premiers Pères qu'il avait connus et dont il parlait avec admiration.

Il voulait pour sa Congrégation l'honneur, l'estime et la réputation de sainteté.

Humilié, en quelque sorte, de constater qu'aucun Oblat n'avait encore les honneurs de la canonisation [1], il se donna une peine infinie pour hâter

(1) Notons que la Congrégation des Oblats n'a pas encore cent ans d'existence, ce qui explique suffisamment l'absence de canonisation.

l'introduction de la cause du saint Père Dominique Albini. Il prépara une gentille plaquette contenant un abrégé de sa vie et de ses miracles, fit photographier des milliers de portraits et les répandit à profusion dans toute la ville. Son travail eut un grand succès qui persévère encore dans la paroisse et bien au delà. [1]

Au mois de mai dernier, le R. P. Gladu, O. M. I. rédacteur de l'*Ami du Foyer*, de Saint-Boniface, nous demandait de lui « envoyer un certain nombre de brochures *Vie du P. Albini.* » « Je les donnerais en primes, aux abonnés, ça nous aiderait à répandre notre journal, et, en même temps, ce serait continuer la pieuse entreprise de notre bon P. Grenier ; et peut-être contribuer à la béatification du saint Père Albini que nous désirons tous. »

Il eut la consolation de constater plusieurs faveurs signalées obtenues par l'intercession du saint Oblat [2], et si la cause est aujourd'hui en bonne voie, la Congrégation le doit en majeure partie au zèle pieux du bon P. Grenier.

Il ne pouvait supporter sans indignation ce qui tendait à déprécier sa famille religieuse aux yeux du public.

---

(1) En moins de deux ans, on a distribué 25,177 portraits, (note du R. P. Grenier).

(2) La brochure raconte vingt et une guérisons, à Québec seulement, dont plusieurs sont attestées par des médecins ; et les témoignages de faveurs obtenues arrivent encore.

En voici un exemple : Un prétendu historien publia en 1889, à Lévis, une brochure intitulée « Voyage au pays de Tadousac ». L'auteur reproduisait, sans vergogne, des calomnies outrageantes pour les Oblats qui avaient évangélisé le Saguenay. Aussitôt, le P. Grenier, comme s'il eût été personnellement blessé, se hâta d'écrire au publiciste pour lui mettre sous les yeux la réfutation de ses mensonges et lui demander « ce qu'il comptait faire pour réparer l'outrage infligé à sa mère la Congrégation. » L'auteur offrit des excuses et promit de se corriger dans une 2e édition.

Il manifestait le même amour en s'occupant activement de développer dans la jeunesse des germes de vocation religieuse. Si le succès final ne répondit pas toujours à ses efforts, il n'en a pas moins de mérite devant Dieu.

CHAPITRE VIII

Pauvreté—Esprit de foi

Le prêtre, le missionnaire qui comprend son caractère, qui a conscience de continuer ici-bas la mission du divin Sauveur, ne connait pas l'opulence, ou s'il la connait, il la dédaigne et la méprise *ut stercora*. Le mot est de S. Paul. Il ne sait pas s'environner de lustre et de ces futilités qui peuvent attirer les regards du monde, mais qui n'avancent en rien le règne de Jésus-Christ.

A l'exemple de l'Ami des Pauvres, le P. Grenier aimait et pratiquait la pauvreté.

Ses vêtements, sa nourriture, son ameublement, sa façon de voyager, tout était d'un pauvre, tout prêchait le détachement.

Le voyant partir pour Montréal avec son vieux sac légendaire et ses habits autrefois neufs, quelqu'un lui dit par badinage : « Savez-vous, mon Père,

pour qui on va vous prendre ? » — « Pour un pauvre, j'espère. »

Voilà ce qu'il pensait de la pauvreté et de l'opinion du monde.

Tous les jours, à l'Office il répétait ces paroles du Psalmiste : *Inclinez mon cœur vers vos préceptes et non vers l'amour des richesses. Détournez mes yeux pour qu'ils ne voient pas la vanité ; faites-moi vivre dans votre voie.* (Ps. 118—26 et 27)

Et cette prière, il la réduisait en pratique, ainsi que l'exige la règle de tout religieux.

*
* *

La piété, les pratiques de dévotion, les vertus sacerdotales et religieuses recevaient leur mot d'ordre et leur élan, de l'esprit de foi qui dirigeait en tout le vénéré Père. Il vivait d'une vie surnaturelle, au-dessus du terre-à-terre où se trainent tant d'âmes dont la foi semble éteinte ou qui paraissent n'en avoir que dans les grandes occasions.

Chrétien, prêtre et religieux, il estimait que tous les instants de sa vie, comme toutes ses pensées et toutes ses démarches n'étaient pas de trop pour honorer un Dieu qui ne cesse jamais de nous aimer et de nous faire du bien.

Tout lui était une occasion d'alimenter et de fortifier sa vie de foi : l'étude, la méditation, les

événements, les épreuves, les petites dévotions que le monde traite de minuties, mais que l'homme de foi prise hautement, parce qu'elles tournent à la gloire de Dieu et nourrissent la piété.

Il était tout l'opposé de ces hommes qui négligent les petits moyens d'entretenir l'esprit de foi et les vertus modestes, la piété simple et sans éclat ; qui s'excusent de ne pas les cultiver, parcequ'ils les auront, pensent-ils, quand ils voudront : c'est si peu de chose !... En attendant, on s'en passe, la vie s'écoule, le trésor spirituel reste vide... Voilà une pauvreté condamnée par l'Evangile.

La vie de l'âme juste, du saint prêtre surtout, c'est la foi, dit S. Paul.

Le P. Grenier vivait de la foi qui fait les saints et il avait les vertus qui en sont la floraison et qui la protègent contre les courants malsains.

Voulait-il redresser un défaut, fortifier une vertu, accentuer sa dévotion ou la diriger plus spécialement vers tel objet de la piété chrétienne et religieuse ? il ne dédaignait pas de recourir à des moyens, à des signes sensibles qui paraissent insignifiants à ceux qui ont une *piété large et indépendante.*

C'est ainsi que, pour aider sa mémoire et réveiller son attention, il garnissait ses livres de prière et de lecture de petits morceaux de papier et d'images contenant des résolutions pratiques,

des sujets d'examen particulier, des oraisons jaculatoires, des méthodes d'actions de grâces, des prières indulgenciées, des intentions de prière pour diverses personnes et pour toutes les faveurs qu'on lui recommandait.

A l'adresse des personnes qui ont cru voir dans notre héros une trop grande crédulité, nous rappelons cette parole de Notre-Seigneur : *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* ; et ces réflexions du grand écrivain catholique, Louis Veuillot : « Je crois tout dans la religion ; il m'est aisé de tout croire, et ce que je m'explique, et plus encore peut-être, ce que je ne comprends pas. A l'égard des choses surnaturelles, j'use toujours, pour accepter, de la liberté que l'église me donne, jamais pour rejeter. C'est seulement sur les nouveautés de doctrine que je me sens prudent jusqu'au scrupule et soupçonneux jusqu'à la prévention. »

« Mais, qu'une bonne femme, naïvement, me vienne raconter un miracle nouveau de la médaille miraculeuse, je ne ferai nulle difficulté d'en croire sa reconnaissance et sa piété. » [1]

Voilà bien le bon P. Grenier avec sa foi d'enfant, telle qu'elle nous est apparue durant de longues années.

---

(1) *Rome et Lorette.* Introduction.

Si parfois sa crédulité a prêté le flanc à la malveillance, faut-il pour cela que l'éclat de sa mémoire soit obscurcie et sa réputation de sainteté amoindrie ?

Où trouvera-t-on une vie de trois quarts de siècle qui n'ait à son ciel dès taches, des nuages, des obscurités même? En est-elle moins éclatante et moins digne d'admiration aux yeux des anges et des âmes droites et charitables ?....

CHAPITRE IX

Estime publique — Retour triomphal — Jubilé — Triomphe dans la mort — Dernier éloge

Une vie si bien remplie, un dévouement si constant aux œuvres apostoliques et paroissiales ne pouvaient manquer d'attirer au R. P. Grenier l'estime et l'affection publiques.

Le clergé le considérait comme un modèle, comme l'*homme de Dieu*, réalisant dans sa vie les vertus et les qualités que l'apôtre S. Paul veut trouver dans le ministre de Jésus-Christ : *Qu'il soit*, dit-il, *sobre, prudent, grave et doux, chaste, modeste, affable, juste, fortement attaché aux vérités de la foi, capable d'exhorter selon la saine doctrine et de convaincre ceux qui s'y opposent.*

Beaucoup de prêtres venaient recevoir de lui leur direction spirituelle ; il remplissait cette noble fonction avec dignité et charité.

Il faisait peu de visites dans les familles, si ce n'est à l'époque des fêtes du 1er de l'an, selon l'ancienne coutume. Hors de là, il ne sortait que pour répondre aux exigences du saint ministère.

Mais les fidèles aussi bien que le clergé, ont l'œil exercé pour découvrir le vrai mérite, la vertu qui se cache. Ils voyaient en lui le prêtre fervent, zélé, humble et bon ; le père tendre, dévoué, bienveillant ; l'ami charitable, patient, désintéressé.

Modeste comme il était, animé simplement du désir, de l'ambition de plaire à Dieu et de remplir sa charge le moins mal possible, notre curé n'avait pas même l'idée de l'estime et de l'affection de ses paroissiens à son égard.

Il dut pourtant se rendre à l'évidence lorsqu'à la fin de décembre 1892, il revint dans sa paroisse après une longue maladie et un voyage de cinq mois en Europe. En descendant du bateau, il aperçut des milliers de paroissiens impatients de le revoir et de lui presser la main. Il fut escorté jusqu'à Saint-Sauveur, par cette foule enthousiaste, et la ville fut témoin d'une immense procession marchant en cadence au son de la fanfare Lambillotte et tenait flambeaux et oriflammes comme aux grands jours de triomphe.

Le dimanche suivant, 27 décembre, la société St-Jean-Baptiste réunit encore tous les paroissiens à la salle St-Pierre où M. le Dr M. Fiset, président

de la dite société, offrit au digne curé, les sentiments de joie, d'estime et de reconnaissance de la paroisse. On se demandait ce qu'il fallait le plus admirer, ou l'étonnement et la confusion du vénéré vieillard qui se voyait l'objet de tant de louanges et d'acclamations, ou la joie et l'émotion des fils et des amis retrouvant leur père et leur meilleur ami.

***

A la fin d'avril 1900, le R. P. Grenier, ainsi que trois autres vétérans du sacerdoce, les RR. PP. Arnaud, Babel, et Royer [1], célébrait son Jubilé d'ordination.

Extérieurement, cette fête honorait les quatre prêtres missionnaires sans distinction de mérites ; mais pour ces milliers de paroissiens qui se pressaient à l'église, sur les rues et à la salle publique, et aussi pour le clergé et les communautés religieuses, il y avait une figure qui dominait les autres, il y avait un cœur qui attirait par sa bonté et par une longue suite de bienfaits, il y avait une main que l'on voulait toucher et dont on désirait la bénédiction ; cette main, cette figure, ce cœur, c'étaient ceux de l'ancien pasteur, du père si bon, de l'ami si dévoué et si généreux qui durant quarante-trois ans s'était dévoué, dépensé, sacrifié au

(1) Décédé le 2 mai 1905.

bien des âmes, à la prospérité spirituelle, morale et matérielle de Saint-Sauveur ; c'était le bon Père Grenier.

*
* *

Ces sentiments de vénération et de profonde estime se manifestèrent de nouveau à l'occasion du décès et des funérailles du saint vieillard.

Rien d'imposant et de touchant comme le spectacle de cette foule pressée, venant rendre un dernier hommage à la mémoire et à la dépouille mortelle du vénéré pasteur !

On aimait à s'arrêter pour regarder et admirer ce front que la mort avait touché et comme transfiguré. On eût dit un saint couché sur la pierre de son tombeau ; mais le marbre n'eût pas exprimé la sereine beauté et la douceur qui, depuis si longtemps, rayonnaient de toute la personne du Père Grenier, et qui, en ce moment, jetaient un dernier éclat.

Les milliers de fidèles qui lui ont donné, avec leurs larmes, des prières prolongées, des messes par centaines, et des bouquets spirituels, ne manquaient pas de demander encore à ce grand bienfaiteur une dernière aumône, celle d'un souvenir éternel. Aussi, que de chapelets, statuettes, médailles, ont touché ses mains de cire et restent dans les familles parmi les trésors les plus précieux,

comme des reliques auxquelles Dieu peut donner une vertu salutaire.

Bien des mères dont les enfants étaient malades, vinrent comme naguère, demander encore une prière à celui qui fut si souvent l'instrument de la puissance et de la bonté de Dieu. Trois d'entre elles, encore toutes reconnaissantes pour les guérisons obtenues, nous ont demandé de les consigner ici.

La veille des funérailles, après l'office des morts récité par un clergé très nombreux, l'affluence des fidèles dans le lieu saint était telle que, durant plusieurs heures, la foule ne cessa de défiler devant la dépouille vénérée. On voulait la contempler une dernière fois, avant qu'elle ne fût cachée définitivement aux regards de ce peuple qui avait tant aimé et estimé le Père Grenier.

Le service funèbre fut célébré par S. G. Mgr L. N. Bégin, Archevêque de Québec, qui avait une très profonde estime pour le défunt.

Toute l'église, en grand deuil, était littéralement remplie par le clergé et les fidèles, et une foule compacte se pressait encore à la sortie du cortège. On ne put que difficilement se frayer un passage à travers les rues qui conduisent au cimetière.

Après le départ du corps vénéré, on sentait comme un vide lugubre dans cette paroisse enveloppée de deuil et de tristesse, et l'on se promettait

de vivre dans la sainteté, à l'exemple du cher défunt, afin d'aller le rejoindre au ciel.

Le corps fut déposé dans le charnier.

Lorsque deux mois plus tard on l'en retira pour le porter à sa dernière demeure, on l'exposa de nouveau dans la chapelle des morts, et durant une heure, une foule immense eut la consolation de contempler une dernière fois, son visage parfaitement conservé et de lui dire, avec des larmes, un dernier adieu, ou plutôt, au revoir...

En voyant disparaître celui qui avait été son ami et son bienfaiteur, un paroissien disait avec sincérité :

« C'est un saint qui disparaît ; depuis de longues années je le connais intimement et je ne lui ai jamais vu faire que des actes de vertu. Qu'il soit béni pour tout le bien qu'il m'a fait, et que sa mémoire vive toujours parmi nous ! »

Cette parole vaut une couronne : nous la déposons avec respect sur la tombe du Père Grenier, avec l'immortel souvenir de tous ceux qui l'ont connu, aimé, et qui gardent l'espoir de le rencontrer là haut.

APPENDICE

Les peintures de l'église de Saint-Sauveur

Une des œuvres qui immortaliseront le R. P. Grenier, c'est assurément la décoration de l'église dans laquelle il a célébré les divins mystères durant plus de quarante ans.

C'est lui qui a conçu ce projet grandiose et qui l'a fait exécuter au moyen de souscriptions et de quêtes très pénibles.

Ce travail a duré cinq années. Ce n'était pas trop pour laisser à la postérité une œuvre de grande valeur.

Certains critiques jugeront que ce mot est exagéré: il y a tant de différence dans les goûts, même s'il sont raffinés par l'étude de l'art!

Nous n'avons pas l'intention de faire un examen complet des décorations ; nous donnerons seulement une nomenclature des fresques qui ornent les murailles des galeries et une courte description des tableaux du sanctuaire et de la voûte.

Côté de l'Evangile

Sur la muraille du transept, faisant face à la nef,—*la Naissance de Jésus*, sous un ciel étoilé d'où descendent les anges chantant leur céleste cantique. Au loin, apparaissent les Rois mages.

Viennent ensuite : *la Visitation, la Purification, la Fuite en Egypte, Jésus travaillant sous les regards de Marie et de Joseph, le Baptême de Jésus, la Guérison des deux aveugles de Jéricho, Jésus apaisant la tempête, la Guérison du paralytique, la Conversion de Madeleine.*

Côté de l'Epitre

En commençant près de la tribune de l'orgue : *la Résurrection du fils de la veuve de Naïm, la Multiplication des pains, Saint Pierre sur les flots, Jésus bénissant les petits enfants, Jésus pardonnant à la pécheresse, le Retour de l'Enfant Prodigue, le Bon Pasteur retrouvant sa brebis, la Résurrection de Lazare, l'Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, la Résurrection de Jésus.*

Dans le sanctuaire, aux deux côtés de l'autel, deux grandes toiles aux vives couleurs. Côté de l'Évangile : Jésus dans toute sa puissance, donnant à Pierre et aux Apôtres le pouvoir de lier et de délier les consciences, et d'ouvrir les portes du ciel ; Côté de l'Épître : Jésus glorieux, donnant aux

Apôtres et à leurs successeurs, les évêques et les prêtres, la mission d'aller prêcher l'Évangile, et leur offrant la palme et la couronne des vainqueurs. On y reconnaît Mgr de Mazenod et le P. Durocher, O. M. I.

Au-dessus des stalles, deux hémicycles en couleurs, représentant les *Fiançailles de Marie et Joseph et la mort de ce dernier.*

Sous la galerie, près de l'entrée, où reposent les défunts pendant les services funèbres, un tableau du *Purgatoire* rappelle la justice et la sainteté de Dieu, en même temps que l'efficacité du saint sacrifice de la messe, pour le soulagement des fidèles trépassés.

***

Toutes les décorations et grisailles furent exécutées par MM. Rochon et Beaulieu de Montréal.

Commencées au printemps de 1887, elles furent terminées à l'automne suivant.

Les tableaux de la voûte et les fresques, ainsi que les toiles du sanctuaire furent confiés à M. Charles Huot, artiste de Québec.

Donnons d'abord une courte description des grands tableaux de la voûte.

Commencés au printemps de 1887, ils furent terminés en avril 1890.

Il fallait plus que du talent pour entreprendre une œuvre aussi considérable et promettre de l'exécuter en trois ans ; il fallait de l'audace.

M. Huot a tenu parole, et ses tableaux ont provoqué une sincère admiration et suscité de chaleureux éloges des critiques les plus autorisés, des deux côtés de l'Atlantique.

Ce sont des œuvres originales que nous offre notre compatriote. Elève du célèbre Cabanel, nourri des chefs-d'œuvres d'Italie et de France, son talent mûri ne demandait qu'une occasion pour s'affirmer. Chargé de cette commande importante, il s'est éloigné de tout ce qui aurait pu le distraire, et retiré au fond de l'Allemagne du Nord, ce pays poétique, ou selon, l'expression de Madame de Staël, « l'imagination multiplie les beautés que les arts et la nature peuvent offrir », il a donné libre cours à son inspiration. Et c'est ainsi qu'il a réussi à peindre, dans un style digne du sujet, la sublime épopée de l'univers.

Si l'on considère la grandeur de l'œuvre et la rapidité de l'exécution, l'on avouera que certaines faiblesses auraient été excusables. Mais M. Huot n'a pas eu de faiblesses. L'œuvre en son ensemble est irréprochable. C'est la réalisation d'une conception grandiose, exécutée avec une vigueur, une hardiesse qui révèlent l'inspiration chrétienne guidant un pinceau exercé.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger de la valeur de l'artiste et de la grandeur de son travail. Chacun des tableaux pris isolément, est admirable, mais on ne le comprend parfaitement qu'après avoir vu les autres.

*
* *

Une des choses qui frappent le plus dans cette œuvre, c'est la fidélité de l'artiste à suivre le texte biblique.

Le premier tableau, malheureusement en partie caché par un jubé et pour ainsi dire sacrifié, donne le spectacle de *la fin du monde*, telle que décrite par St Jean :

« Et voici qu'un grand tremblement de la terre se fit. Et le soleil devint noir comme un sac fait de poil... et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leur place... Et les rois de la terre, et les princes, et les officiers de guerre, et les riches, et tout esclave et tout homme libre se cachèrent dans le creux des rochers. Et ils disaient aux rochers : tombez sur nous et cachez-nous de la face de Celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau. Parce qu'il est venu le grand jour de leur colère : et qui pourra subsister ? » Et plus loin :... « Et le septième ange répandit sa coupe dans l'air et il sortit du temple une voix forte disant : C'en est fait. Et il se fit

des éclairs et des voix, et des tonnerres, tel qu'il n'y eut jamais, depuis que les hommes sont sur la terre, un tremblement aussi grand.—Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère... et les rois de la terre se sont corrompus avec elles ; et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.—Et j'entendis du ciel une voix qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne participiez à ses péchés et que vous ne soyez frappé de ses plaies. »

Le tableau représente la ville de Babylone s'écroulant sous la secousse d'un cataclysme épouvantable. Le peuple effaré se précipite de toutes parts, cherchant un refuge qu'il ne saurait trouver. Et au-dessus de cette scène de désolation plane l'ange de l'Apocalypse répandant sur la ville maudite la coupe de la colère divine. Le tableau est éclairé par les lueurs intermittentes de la foudre.

Pour juger des qualités de la perspective de ce tableau il faudrait le voir d'en bas, c'est-à-dire de la nef. Malheureusement le jubé de l'orgue le cache entièrement. Il faut donc monter à l'orgue, et là, la distance qui sépare le spectateur du tableau est beaucoup trop courte.

***

Le jugement dernier se distingue surtout par la perfection du dessin, la recherche du style dans la

composition des figures et des draperies. L'ensemble est d'un effet dramatique et imposant. Sur la figure des élus, à droite, on voit un reflet de la lumière des cieux qui s'entrouvre pour les recevoir ; à gauche, les réprouvés, enveloppés des ombres de la nuit éternelle, cherchent vainement à se soustraire au sort qui les attend.

Voici les textes bibliques qui ont guidé l'artiste dans la composition de ce tableau :

« Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa majesté et toutes les nations seront rassemblées devant lui et il séparera les uns d'avec les autres... » (Ev. de St Math.)

« Et je vis les morts grands et petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts, et un autre livre fut ouvert qui est le livre de vie, et les morts furent jugés sur ce qui est écrit dans ces livres selon leurs œuvres... » (Apocalypse).

***

Le tableau de *L'Enfer* est de l'effet le plus saisissant. Au fond d'un gouffre immense, sombrement éclairé par les lueurs fauves du souffre en fusion, trône le prince des anges déchus. Un démon gigantesque, embrassant dans une étreinte féroce une grappe de réprouvés, vient les précipiter au pied du roi des enfers. On sent que ce n'est

là que la suite d'une procession terrible, qu'un épisode isolé dans le drame de l'éternel châtiment. Des millions de réprouvés ont précédé ceux-ci, des millions et des millions leur succèderont. Au premier plan, sont des êtres subissant toutes les tortures des douleurs physiques et morales. Les uns se tordent dans l'étreinte de serpents, d'autres gisent à demi dévorés par des monstres immondes, d'autres encore, la figure empreinte des tourments du désir, les bras levés vers le ciel, cherchent le bonheur à jamais perdu, pour retomber ensuite dans les convulsions de la rage et du désespoir. Puis sur les flancs escarpés de l'insondable abîme, des milliers d'ombres semblent se cramponner aux rugosités qu'ils escaladent péniblement pour être précipités de nouveau dans le feu éternel. Franchement, c'est à donner le cauchemar et à ramener les plus pervers aux sentiers de la vertu.

Jamais la terrible sentence: « Et jetez ce serviteur dans les ténèbres extérieures, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (St-Mathieu, chap. XXV, v. 30) n'a été dépeinte avec un réalisme plus émouvant.

***

Le quatrième tableau, *Le Ciel*, est inspiré par l'Évangile de St-Mathieu, chap. XXV, v. 34. « Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume

qui vous a été préparé dès le commencement du monde.» C'était peut-être le plus difficile de tous, car en dépeignant la souffrance, l'homme ne traduit que les sensations qu'il a éprouvées, mais qui osera dire qu'il a connu la béatitude ? Le tableau est radieux ; c'est un triomphe de coloris ; tout est harmonieux et pur, les personnages groupés avec un art consommé, et l'auteur a su introduire, sans nuire à l'effet général, des représentants d'un grand nombre d'ordres religieux, surtout ceux de notre pays.

A cette appréciation bien imcomplète, nous ajoutons les notes suivantes tirées d'un article de Monsieur Ernest Gagnon (Revue Canadienne 1890. p. 463.)

«Ce sont d'immenses toiles qui couvrent la voûte de la grande nef et où le talent de l'artiste a pu se déployer à l'aise.

«M. Huot n'avait que la promesse d'une faible rémunération ($5.000.00) et il n'a pu consacrer que trois ans à ces quatre compositions (les fins dernières), auxquelles, cependant, il a su donner un cachet de grandeur et d'originalité qui révèle un souffle réel d'inspiration et un talent supérieur.»

Après avoir dit les difficultés que dut trouver le peintre à reproduire la gloire et les joies du paradis, l'écrivain-musicien ajoute:

«La poésie et l'éloquence ont à peine réussi mieux que la peinture et la sculpture à traiter ce

sujet. Et si la musique, ce « langage de l'âme sensible », a pu faire entendre comme un écho des harmonies divines, et trouver quelques-uns de ces accents que le pape Marcel appelait *la musica dell' altro mundo*, qu'est-elle, cependant, comparée aux délices des concerts éternels?

. . . . . .

« Toutefois, ce qui est fait est admirablement fait...

« L'*Enfer* offre moins de difficultés à surmonter que le *Ciel*, à cause de la peine du sens. M. Huot a traité ce sujet largement et avec le plus grand succès.

« Les personnages du bas du tableau ne paraissent pas souffrir du feu. Nous y avons remarqué particulièrement deux hommes qui s'arrachent mutuellement les yeux, et une femme qui recule d'horreur sous l'haleine d'un monstre effroyable.

« Le fond du tableau représente l'éternel incendie de la cité dolente. A gauche, Lucifer est assis sur un trône, dans l'attitude de l'orgueil et de la révolte.

« Une spirale horrible traverse l'espace : ce sont des démons qui arrivent de la terre, avec un groupe de réprouvés. Cette toile est d'un grand effet.

« Le *Jugement dernier* est noble et correct ; le coloris en est harmonieux. Le Souverain Juge,

ayant à ses côtés la Vierge Marie et saint Jean-Baptiste, domine la scène, où figurent des anges soufflant dans des trompettes, et d'autres qui lisent dans le Livre de Vie. L'arrêt est prononcé : un groupe d'élus commence à s'élever dans les airs, tandis que du côté opposé, règnent la terreur et la désolation.

« Une femme se tord les bras de désespoir ; son front renversé appelle la destruction, et toute son attitude semble crier : « Montagnes, tombez sur nous. » Quelques sépulcres béants remplissent l'avant-scène. »

M. Ernest Gagnon se propose de revenir quand tous les tableaux de M. Huot seront terminés, puis il conclut son article en ces termes :

« Ce sont de vastes esquisses dans le ton des fresque modernes, largement conçues, bien exécutées, nobles, hardies, originales. Leur création, je n'en doute pas, fera date dans l'histoire, aux pages peu nombreuses encore de notre art national. »

***

Entre le Jugement général et l'Enfer se trouve le tableau de la Transfiguration. Il occupe une place d'honneur parce qu'il représente le sujet de la fête titulaire de l'église. M. Huot a copié la partie supérieure du tableau de Raphaël. Il a su garder, avec la finesse du coloris, la douceur, la

majesté, l'éclat qui rayonnent de toute la personne du divin Transfiguré, la confiante adoration de Moïse et d'Elie, la stupeur des trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, enfin la splendeur du paysage et du ciel tels qu'on les admire dans le chef-d'œuvre du maître de la peinture.

***

Ces immenses toiles ne furent pas collées sans grandes difficultés ; on y parvint toutefois, et après vingt ans, elles paraissent avoir autant d'adhérence que de fraîcheur dans le coloris.

M. Huot, toujours inspiré et encouragé par le R. P. Grenier, mit la dernière main à son œuvre en exécutant la grande fresque du rond-point au-dessus de l'autel.

Elle fut terminée au mois d'avril, 1892.

C'est un commentaire expressif de cette parole de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes dans l'affliction, et je vous soulagerai. »

Le divin Consolateur, triomphant après les tourments et les humiliations de l'agonie, de la croix et de la mort, est assis sur un trône glorieux, et, d'un geste et d'un regard d'une compassion infinie, appelle à lui les travailleurs, les pauvres, les infirmes, les malades de toutes sortes, et tous

vont vers son cœur si bon, si compatissant, assurés de trouver force, consolation, espoir des joies et des biens éternels.

Le P. Grenier ne pensait qu'à Jésus et aux malheureux lorsqu'il suggérait à l'artiste cette scène incomparable ; mais ne peut-on pas dire qu'il donnait, sans la moindre arrière-pensée, le résumé de ses œuvres, de ses paroles et de sa longue carrière dans cette église, dans cette paroisse où il a été, à l'exemple de son divin Maitre, la consolation, la force, l'espoir de tant d'affligés ?

Que cette œuvre reste donc là comme le perpétuel souvenir de ce qu'il a fait parmi nous.

INDEX

Pages

Approbations 5

Prologue 9

Chapitre I. — Prem ères années — Séminaire — Entrée au Noviciat 12

Chapitre II. — Oblat — Prêtre — Missions étrangères — Québec, etc 15

Chapitre III.—Les derniers jours—La mort 21

Chapitre IV.—Éloge public—Charité envers les pauvres et les malades — Une réflexion maligne. — Zèle de la maison de Dieu 25

Chapitre V.—Qualités naturelles—Heureux tempérament. 33

Chapitre VI.—Une scène héroïque 39

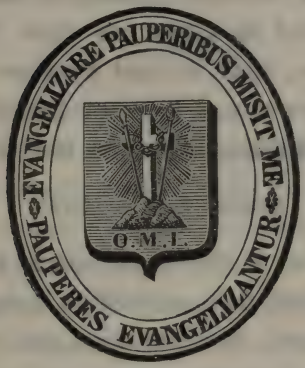
Chapitre VII. — Piété — Messe — Bréviaire — Ecriture Sainte—Prédication—Dévotion à la Sainte Vierge—Fils dévoué à sa Congrégation 53

Chapitre VIII.—Pauvreté—Esprit de foi 63

Caapitre IX. — Estime publique — Retour triomphal — Jubilé—Triomphe dans la mort—Dernier éloge 69

Appendice.—Les peintures de l'église St-Sauveur 75

Valiquet, Adrien Napoléon Th



Les Armoiries des Oblats de Marie Immaculée

MONSEIGNEUR de Mazenod composa lui-même les armoiries de la congrégation qu'il fonda en 1815, à Aix en Provence.

A l'exemple de l'apôtre S. Paul, il se faisait gloire de ne connaître et de ne prêcher que Jésus-Christ crucifié. C'est pourquoi il mit en évidence, dans les armoiries de sa congrégation de missionnaires, la croix ornée des autres instruments de la passion.

Témoin attristé des insultes dont la croix fut l'objet pendant la Révolution française, il voulut qu'elle reparût sur la terre de France et dans le monde comme un objet de gloire, un signe d'honneur ; et afin de réaliser, pour sa part l'axiôme : *Stat Crux dum volvitur orbis*, il la plaça triomphante sur la poitrine de ses disciples et dans leurs armoiries.

EXPLICATION MYSTIQUE

La Croix sera le glaive qui vaincra les ennemis de Dieu que l'Oblat doit poursuivre jusqu'aux extrémités de la terre ; la prédication qui convertira les âmes ; le livre toujours ouvert qui leur enseignera la vérité et la vertu ; la consolation du missionnaire dans son rude apostolat ; son espoir suprême, sa compagne fidèle dans l'isolement des missions lointaines, dans les agonies de l'âme et du corps.

La Couronne d'épines enlaçant le croisillon rappelle à l'Oblat qu'il est enrôlé sous l'étendard du Roi des rois, et qu'il doit, sans relâche, travailler à réparer les outrages, la dérision, les blasphèmes dont le divin Roi fut l'objet dans sa passion, et qui montent toujours et de tous les coins du globe vers le Chef adorable.

Le Roseau surmonté de l'Eponge et appuyé contre la croix, rappelle au missionnaire ce cri d'angoisse et de zèle infini de Jésus crucifié :

« *J'ai soif* » !

Et animé d'un zèle et d'une soif semblables à ceux de son divin Maître, il vole à la conquête des âmes comptant pour rien la fatigue, l'exil, les privations, la faim, la soif, la mort même, pourvu que Jésus-Christ soit connu, adoré, aimé, servi.

La Lance, croisant le roseau, rappelle au missionnaire la dernière insulte portée au divin Crucifié et toutes celles dont il est la victime à travers les siècles, de la part des infidèles, des hérétiques, des impies et des chrétiens eux-mêmes.

Du Cœur adorable transpercé est sortie l'Église, dispensatrice des sacrements et des grâces qui purifient et sanctifient le monde ; la mission de l'Oblat est de porter dans les villes et les campagnes et jusqu'au sein des peuplades barbares, ces trésors précieux jaillis du Cœur agonisant de Jésus.

L'Auréole et les rayons qui brillent au milieu de tous ces instruments rappellent au missionnaire que

Jésus-Christ est *la lumière du monde* et que partout où pénètrent la croix et la vérité évangélique, s'évanouissent les ténèbres de l'ignorance, de l'hérésie et de l'idolatrie.

Le missionnaire se souvient de cette parole de Jésus-Christ aux Apôtres : *Vos estis lux mundi*, vous êtes la lumière du monde. Et dès lors, par l'étude, par la méditation, par un labeur incesssant, il s'efforce d'être une lumière pour les âmes vers lesquelles il est envoyé.

La croix est plantée dans le roc et sur une terre ferme pour signifier la solidité de la foi chrétienne établie sur Pierre et que rien ne peut ébranler.

Avec la foi qui le soutient et qu'il prêche à tous les peuples, l'Oblat résiste à tous les vents, à tous les orages et fait sa part dans l'affermissement et la diffusion de la religion de Jésus-Christ.

Sur le roc dominé par la croix brillent les initiales *O. M. I.* (*Oblat de Marie Immaculée*). C'est le nom donné par le souverain pontife Léon XII lorsqu'il approuva solennellement, le 17 février 1826, les Règles et Constitutions que Mgr de Mazenod avait rédigées pour sa congrégation. Tout joyeux et reconnaissant, le vénéré fondateur s'écria : « Ce nom

satisfait le cœur et l'oreille ». Ces initiales disent à l'Oblat que partout où il porte la croix et la lumière de l'Évangile, il doit se faire gloire de proclamer le nom, la puissance, les grandeurs, l'amour de l'immaculée conception de Marie, sa patronne et sa mère.

LA DEVISE

Les emblèmes que nous venons d'étudier dans les armoiries des Oblats en sont comme le corps ou la partie matérielle, bien qu'ils soient remplis de sens spirituels ou religieux.

Ce qui en est comme l'âme ou la forme spirituelle, c'est la devise ou la sentence caractéristique. Elle fait connaître l'esprit de la congrégation, le trait spécial qui la distingue de toute autre et le but qu'elle poursuit.

La devise des Oblats est tirée de l'Évangile de S. Luc, chap. IV, verset 18.

Jésus étant entré dans la synagogue de Nazareth, ouvrit le livre du prophète Isaïe à ces paroles : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi, il « m'a consacré par son onction. *Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, Evangelisare pauperibus misit me.*

Ces dernières paroles forment la devise des Oblats.

Ne peut-on pas dire qu'elles sont aussi la devise du Sauveur, modèle des missionnaires?

Rappelons-nous ce qu'a fait Jésus pour les pauvres, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire. De qui se composent ces foules qu'Il attire à Lui, qu'Il évangélise, qu'Il nourrit d'un pain miraculeux et du pain de la parole divine? De pauvres, de malheureux.

Et ceux qui réclament sa miséricorde, sa puissance, sa tendresse dans les miracles qu'Il opère et dans les bienfaits qu'Il répand, qui sont-ils? Les pauvres, à quelques rares exceptions près. Et les apôtres et leurs successeurs dans tous les siècles, d'où sont-il tirés? Des rangs de la pauvreté ou des conditions moyennes: *Suscitans a terra inopem....ut collocet eum cum principibus populi sui* (*Ps* 112).

Sur qui se porte leur sollicitude? D'abord sur les pauvres.

Quels sont ceux qui répondent plus promptement aux appels des missionnaires en tous temps et en tous lieux? Les pauvres toujours, ceux que notre Seigneur appelle *bienheureux*, parcequ'ils entendent mieux la parole de Dieu, parceque leur cœur est détaché des biens périssables.

Hé bien! voilà ceux à qui les Oblats sont envoyés aussi par leur vénéré fondateur: « Allez, leur dit-il, vers les pauvres gens épars dans les campagnes, vers les habitants des pays ruraux, dépourvus de secours spirituels ». « Souvenez-vous, ajoute-t-il, de la portion qui nous est échue en héritage, et, si vous pouvez avoir une préférence, qu'elle soit pour les âmes qui ordinairement, l'excitent le moins ».

Cette mission, les Oblats l'ont remplie jusqu'à présent, et c'est pourquoi, à la première devise de leur blason s'en ajoute une autre encore tirée de l'Évangile de S. Luc, chap. V, v. 22, et de S. Mathieu, chap. XI, v. 5 : *Pauperes evangelisantur,* « les pauvres sont évangélisés ».

C'est une des preuves que Jésus donne de la divinité de sa mission, c'est aussi le témoignage que les Oblats peuvent apporter de leur fidélité à la mission dont leur fondateur les a chargés au nom de l'Église.

Ils sont sous tous les cieux, dans les cinq parties du monde, dans les missions les plus reculées, parmi les tribus de toutes langues et de toutes couleurs, chez les Cafres au teint basané, chez les Ceylanais au teint cuivré, aussi bien que chez les Peaux-rouges; dans les faubourgs des grandes villes et dans les

campagnes, dans les forêts et dans les déserts, sur les montagnes et les sables brûlants ; tout ce qu'il y a de plus pauvre et de plus délaissé les a vus portant la croix, annonçant la bonne nouvelle, proclamant les noms de Jésus et de Marie Immaculée, fondant des chapelles et des écoles, en un mot, selon leur devise, évangélisant, civilisant les pauvres. *Pauperes evangelisantur.*

A. N. Th. Valiquet, O. M. I.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

EVANGELIZARE PAUPERIBUS MISIT ME
PAUPERES EVANGELIZANTUR
G M I